

## TIERS LIVRE #BOOST #11

---

*À partir de Manuela Draeger :  
« Nous marchions dans la nuit »  
Ouvert du 27 avril au 5 mai 2025.*

## ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi   Simples passés</i> .....	4
<i>Patrick Blanchon   À veau l'eau</i> .....	5
<i>Olivia Scélo   Catabase (variation autour de L'Énéide)</i> .....	8
<i>Christine Eschenbrenner   Pas</i> .....	9
<i>Isabelle de Montfort   Il n'y eut plus que</i> .....	11
<i>Piero Cohen Hadria   Tout</i> .....	13
<i>Serge Bonnery   Passage des perdus</i> .....	14
<i>Jean-Luc Chovelon   Marcher dans la nuit, étude de cas</i> .....	16
<i>Nathalie Holt   Tranchée</i> .....	19
<i>Alexia Monrouzeau   Voix</i> .....	22
<i>Philippe Sahuc Saüc   Choc</i> .....	24
<i>Carole Temster   Sous l'eau</i> .....	26
<i>Laurent Stratos   Nous étions des gens ordinaires (première esquisse)</i> .....	29
<i>Valérie Mondamert   chants de nuit</i> .....	33
<i>Anne Dejardin   À deux</i> .....	35
<i>Catherine Serre   Hauteurs bleues</i> .....	37
<i>Perle Vallens   Fragiles, résistantes</i> .....	39
<i>Aline Chagnon   Au bord</i> .....	41
<i>Raymonde Interlegator   Là où finit le langage</i> .....	43
<i>Solange Vissac   Nuit d'été</i> .....	45
<i>Caroline Diaz   Au bord de l'absence</i> .....	47
<i>Juliette Derimay   Mow et Alba</i> .....	49
<i>Hélène Boivin   Techno</i> .....	51
<i>Monika Espinasse   Le sentier</i> .....	54
<i>Catherine Plée   Décombres</i> .....	56
<i>Laurent Peyronnet   Enfance</i> .....	58
<i>Laure Humbel   À l'envers de la lumière</i> .....	62
<i>Michèle Cohen   Nuit d'encre</i> .....	63
<i>Léa Djenadi   La deuxième lune</i> .....	65

<i>Émilie Marot   La ville — feuille de nuit</i> .....	67
<i>Françoise Renaude   L'insondable obscurité des forêts</i> .....	68
<i>Cécile Marmonnier   Dans les bois</i> .....	70
<i>Marie Moscardini   À pas de fourmi</i> .....	71
<i>Christophe Testard   Bus de substitution</i> .....	72
<i>Emmanuelle Cordoliani   Sans le savoir</i> .....	78
<i>Isabelle Charreau   Elle</i> .....	80
<i>Ève François   1001 façons de marcher</i> .....	82
<i>Pierre Ménard   la pénombre et le vide</i> .....	84
<i>Catherine Koeckx   Temps arrêté</i> .....	87
<i>Danièle Godard-Livet   Ta robe elle est rouge</i> .....	89
<i>Muriel Boussarie   Incantation nuit</i> .....	91
<i>Nathalie Holt   Soir</i> .....	93
<i>Anh Mat   De l'autre côté</i> .....	95
<i>Clarence Massiani   Égarement</i> .....	98
<i>Cécile Bouillot</i> .....	99
<i>Noëlle Baillon</i> .....	100
<i>Marion Lafage</i> .....	102
<i>Brigitte Célérrier   Nous, la nuit et son sortir</i> .....	104

à les oublier

à ne pas les entendre

nous nous perdîmes

Nous entendîmes l'appel des nuits bleues, des nuits de Chine, des nuits tranquilles et des autres, qui ne l'étaient pas vraiment.

Nous tendîmes l'oreille.

Nous fîmes cet effort répété : tendre une oreille le matin, une autre le soir.

Nous prîmes soin de laisser une pause suffisamment large entre les deux

Nous désirions confectionner une caisse de résonance acceptable.

C'est ainsi que nous sûmes, par minuscules tâtonnements successifs, par déduction, par hasard aussi — avouons-le — que nous étions morts depuis belle lurette.

Et que le lieu que nous nommions la vie n'était pas la vie, mais une sorte de nuit, un rêve.

Parfois un cauchemar.

D'autres fois rien.

Nous nous ébaubîmes à cette nouvelle, que nous sûmes, plus tard, n'être plus très fraîche.

D'autres l'avaient déjà murmuré.

Mais nous n'avions pas entendu.

Nous n'avions pas écouté,

pas plus que nous n'écoutions le chant de la fourmi, ni l'affolement des tiges de rhubarbe face à l'éplucheur, ni le ouf du caillou qui, après avoir ricoché dix fois, végétait mille ans et mille nuits dans la vase.

Nous nous ébaubîmes le matin.

Nous nous ébaubîmes le soir.  
Nous pleurâmes  
nous lamentâmes  
étudiant, en passant la musique des rires et des larmes.

Mais toujours en laissant du vide entre les deux,  
pour sculpter de grandes carapaces de tortues.  
Tortues qui, dans un futur antérieur, feraient de jolies  
lyres.

Ou d'acceptables tambours.

Ou bien tout simplement de grandes tortues marines,  
génétiquement modifiées pour nous raconter de vive  
voix dans une autre vie semblable à la prochaine, la vie  
des grands fonds marins, la rouille des écus oubliés, et  
tout le dérisoire des cartes approximatives

Puis nous nous fîmes pousser des ailes, par la seule  
force du désir et de la crainte entremêlés.

Nous testâmes ainsi des paires d'ailes de toute sorte :  
ailes de mouche, d'éphémère, de moustique, d'alouette,  
de cigogne, de chérubin, de perroquet, de corbeau, de  
raie mantra et caetera

Nous voletâmes ainsi avec application, un peu le matin,  
un peu le soir.

Pas trop le midi,  
car le soleil est trop chaud et fait fondre les ombres trop  
aventureuses, quand il ne les durcit pas.

Nous aperçûmes plusieurs fois la mer infinie. Oh non  
mais quel formidable ennui !

Plusieurs fois le désir ardent de la traversée s'empara  
de nous.

Mais parfois prudents , parfois veules, parfois couards  
, nous décidâmes de ne pas brûler les étapes.

Nous prendrions le temps.

Nous saisisrions le taureau par les cornes.

Nous ferions grande provision d'huile de coude et de  
bonne volonté, de celle qu'on déniche sous les pas des  
vieux chevaux.

Nous patientâmes.

Nous étudiâmes la décomposition de nos désirs,  
un peu le matin, un peu le soir.

Entre les deux, nous fîmes un peu de football, un peu de  
lecture, un peu de travail alimentaire.

Car même morts, l'habitude d'engloutir a la dent dure.

Nous avançons obscurs dans la nuit solitaire. Et nous regardions la lune incertaine briller sur le royaume sans vie, ôter aux choses leur couleur. Un orme géant, touffu, indiquait le passage, dissimulant à peine les bêtes monstrueuses : hydres, chimères, gorgones et harpyes. Nous passions sous ses branches chargées des rêves vains cachés sous les feuilles tandis que l'ombre d'un corps à trois têtes grandissait dans l'obscurité. Ma sage compagne m'adjurait de ne pas trembler, alors que saisie d'une terreur soudaine je mettais la main à l'épée. Nous longions la rive bourbeuse au bord du fleuve bouillonnant, vomissant son limon. Un batelier à l'allure épouvantable, barbe blanche, épaisse et hirsute, les yeux en flammes, affublé d'un manteau sordide criait pour que nous n'approchions pas plus près. Il balançait sa gaffe et dirigeait ainsi une barque noircie chargée des morts. Il riait : il est défendu de transporter des corps vivants sur l'autre rive. Ces lieux sont ceux de l'ombre et de la nuit endormeuse. Ma sage compagne secouait le rameau du destin. Il n'en fallait pas plus pour que la poupe sombre se tourne vers nous et que la barque s'arrête sur la berge. Je naviguais alors vers d'autres songes.



Avant tout nous patientâmes, essayant tant bien que mal d'être des âmes, ce qui ne va pas de soi ; dérangeant notre désir d'aller vite, de nous confronter à ce qui nous heurte

À force d'être là alors que nous aurions pu être autre part, nous fîmes un pas, juste un pas, mais un pas qui coûte, un pas qui plombe, un pas qui renvoie à ce que nous aurions pu faire ou être si nous n'en étions pas restés là

Et puis nous prîmes le parti d'avancer malgré tout et de faire un nouveau pas, rien qu'un pas dans la nuit qu'éclairait à peine le petit jour. En regardant, bien en face : le petit jour, c'est cette lueur qui donne le la — tu vois comme tu entends, comme tu peux, allant même jusqu'à ne rien voir

Nous nous engageâmes, visant le petit jour, peut-être un pas, peut-être pas, juste ça mais les lueurs parfois furent mensongères, comme souvent

Nous poursuivîmes ce qui s'offrait à nous, adoptant le muséum surnaturel comme d'autres adoptent les enfants et nous défendîmes plus que tout notre amour, le nom de ce qui nous échappe et nous rejoint en passant par l'horreur des absences. Nous fûmes au rendez-vous de ce qu'il importait d'être, au-delà des exactions, des disparitions que signe chaque nuit. Juste un pas, encore un. Parfois illuminé. Parfois pas.

La nuit prit le relais, nous la comprîmes mais il nous fallut entrer en résonance avec un monde qui n'en finissait pas de se contredire et de nous entraîner dans les contrefaçons

Alors nous prîmes la décision qui éloigne et rapproche,  
celle qui ne ressemble à rien d'autre qu'à elle-même  
comme une halte auprès d'un feu quand on se dit qu'on  
se reverra plus tard après les flammes qui diminuent  
Tout cela, malgré tout, nous le mîmes en partage  
Et nous avançâmes autant que crûmes avancer

Il n'y eu plus qu'une enveloppe sombre autour de nous. Aucun signe ne jaillissait de nulle part, d'abord ce fut entre chien et loup, puis les ténèbres s'obscurcirent encore. Parvenus au faîte d'un monticule de terre plus escarpé, nous supposâmes, plus loin un cirque de pierre, par l'écho que faisaient nos pas, et l'ombre sculptait des ombres parmi lesquelles nous fîmes une halte. Au-delà du cirque de pierre, l'horizon était englouti. Pendant plusieurs heures, chaque pas ne dévoilait rien d'autre que le même sentiment : celui d'une marche où le paysage semblait immobile par sa répétition, à l'identique. Pour trouver son chemin, il aurait fallu quelque chose d'autre, un appui, visuel ou sonore pour comprendre comment nous avions progressé. Mais pendant longtemps, il fallu avancer, sans distinguer un moindre mouvement un moindre bouleversement de l'espace. Un lueur apparut alors dans le ciel, et l'astre blanc surgit, le ciel repris sa courbe, et déployait la voute céleste. Nous entendîmes quelque chose : c'était un corps qui en même temps que nous fut pris de sidération. L'attente avait été longue et nous aurions dû nous sentir soulagés. Ce soulagement ne dura que quelques secondes. Il fallu baisser le regard jusqu'à la terre, et continuer. Des formes nous entouraient maintenant. Elles dessinaient l'angle d'une rue, que nous avions connu, le coin d'un parc, forme revenue dans la mémoire par artifice, nous croyons y reconnaître quelque chose. Mais nous étions le jouet d'illusions. Chaque pas nous donnait l'illusion d'avoir déjà parcouru ce chemin, cependant que les idées se superposaient, faisant naître un lieu impossible, addition, contradiction, de tous les lieux du passé. Nous

étions dans kaléidoscope géant. Il nous semblait aussi que ce chemin avait été déjà décrit et que nous avions lu le livre. Il aurait été impossible de dire lequel, la simple observation que le livre existait quelque part. Les chuchotements parfois nous revenait : vent glissant sur les dalles ou dans les arbres, semblait redire à haute voix les phrases du texte. Nous étions perdus, jusqu'au son de la rivière, elle nous donnait seule une direction, le haut et le bas. Illusion, encore : son scintillement était le stratagème des étoiles pour nous perdre encore. Elles se reflétaient entre les joncs, les nénuphars et les saules des berges qui formaient des anses portuaires pour navires miniatures. Les hautes herbes portaient toutes en elles le reflet des étoiles pâles, à peine perceptibles et fugitives comme des fées cherchant à fuir. Elles étaient là attendant pourtant, debout sous la lune que nous passions encore perdus et sans boussole.

C'est ensemble que nous les avons conçues, il fallait qu'elles soient rouges, il fallait qu'elles soient brigades. Nous savions qu'elles étaient révolutionnaires, nous voulions démasquer l'Empire, nous étions quatre mais nous serions dix mille — et bientôt le pays tout entier et pourquoi pas le monde ? Nous avions l'amour la jeunesse comme disait le poète. Des années durant nous nous étions battus pour des logements sains alors qu'ils étaient pourris, pour éduquer les enfants alors qu'ils étaient laissés livrés à eux-mêmes ou pire réduits en esclavage, pour leur faire obtenir des livres et des cahiers, pour qu'ils s'élèvent et qu'en mains ils prennent leur destin et conduisent le monde vers un avenir meilleur — peut-être pas radieux encore pour nous mais pour eux, oui. Pour eux. Et aussi pour leurs parents, pour qu'ils obtiennent une retraite décente et que les patrons y contribuent, des conditions de vie dignes, des salaires suffisants. Pour nous aussi, parce que nous voulions des enfants, nous les voulions libres et instruits, nous étions ambitieux et nous voulions vivre comme nous l'entendions. Nous riions alors. Nous étions quatre mais nous serions cent et bientôt des milliers, nous avions la foi et nous avions raison. Nous nous savions les plus forts parce que nous étions unis et tendus vers un même idéal. Nous voulions tout et nous aurions tout.

Le jour ne viendrait pas. Cette certitude grandissait en nous au fur et à mesure de notre avancée. La nuit se faisait plus dense à chaque pas. Plus noire. Il fallait écarter les souvenirs pour deviner les obstacles que la ruse urbaine dresse sur le passage des perdus.

Plus un rai de lumière. Pas même le tremblement d'un bec de gaz.

— Je n'aime pas ça, me dit-il.

Personne, pensai-je, n'aime ça. Nous décidâmes néanmoins de poursuivre dans la direction qui nous paraissait la plus sûre. Il y avait comme un halo dans le lointain. Nous l'avions pris pour guide. Nous ne le quittions plus des yeux. Il nous semblait indiquer un point où la vie, peut-être, persistait encore. Un point de ralliement pour les errants pris au piège.

Dans mon rêve, la poussière partout gagnait en épaisseur, rendant notre progression toujours plus incertaine. C'était comme si une main ferme s'ingéniait à tout effacer autour de nous : les vitrines, les terrasses, les affiches, les corps, le luxe, les traces, le présent.

— Il ne restera rien, reprit-il, tout en déambulant parmi les ruines.

Je sentis du dépit dans sa voix. Il cédait au découragement. Je n'avais plus la force de le soutenir.

Levant la tête, je remarquai que les ombres même avaient disparu. Je n'en dis mot. Je fis semblant. Et nous continuâmes, fantômes divaguant, tandis qu'elles

emportaient dans leur fuite la certitude que le jour, cette fois, ne viendrait plus.

Une fois, nous marchions dans la nuit. Nous n'y voyions rien, nous n'avions pas de lumière. Nous n'y voyions rien, nous n'en avions pas besoin. Le chemin était large, nous le savions, nous le connaissions. Le chemin était large, il nous suffisait d'avancer doucement, d'explorer avec le bout du pied pour être sûrs qu'il n'y ait pas d'obstacle, puis de le poser doucement pour être sûrs qu'il n'y ait pas de trou. Nous prenions appui. Nous faisions un pas, puis nous recommencions. Nous avançons lentement, comme ça, en enchaînant les pas délicats. Nous avançons lentement, comme ça, c'était notre façon d'avancer. Nous n'étions pas pressés et nous avions tant de choses à nous dire. Sortant de la nuit obscure, nos paroles n'avaient pas besoin de lumière pour s'écouler. Nos paroles avançaient bien plus vite que nous dans la nuit.

Une autre fois, nous avançons à l'envers dans la nuit. Nous avançons à reculons, nous reculons. Nous marchions en reculant dans la nuit. Nous n'y voyions rien, nous n'en avions pas besoin. C'était le même chemin large qui conduisait à notre maison ou qui permettait de la quitter, et que nous avions l'habitude de parcourir l'été, l'hiver, sous la pluie, sous la neige, le jour. Et la nuit donc. Nous n'avions pas besoin de tourner la tête, nous n'y voyions rien. Le chemin était large, il nous suffisait de reculer doucement, d'explorer avec la pointe du pied ce qui se trouvait derrière nous, de poser la pointe de la chaussure, d'enrouler le pied et de prendre appui. Nous faisions un pas comme ça, à reculons, puis nous recommencions. Nous reculons doucement, comme ça, c'était notre façon d'avancer.



Nous avions beaucoup de choses à nous dire, des choses qui nécessitaient de marcher à l'envers pour être dites et pour être entendues. Nos paroles reculaient bien plus vite que nous dans la nuit.

Une autre fois encore, nous marchions à l'envers de la nuit. Nous, nous marchions normalement. Lentement, parce qu'il faisait noir et que nous n'avions pas de lumière, mais nous marchions normalement dans la nuit. C'était la nuit qui avançait à l'envers. Au lieu de se diriger vers le matin, elle se dirigeait vers le soir. La nuit marchait à l'envers et nous, nous marchions à l'endroit dans cette nuit. Nous faisons bien attention à chacun de nos pas de ne pas trébucher sur un obstacle, nous explorions avec le pied si la voie était libre, si nous pouvions avancer. Nous ne voulions pas tomber dans cette nuit qui avançait à l'envers parce qu'on y aurait facilement perdu nos repères et quand on se serait relevé, on n'aurait pas su par où avancer. La nuit aussi reculait avec prudence. Elle ne voyait pas où elle allait. Nous nous racontions des histoires à l'envers, des histoires qui commençaient à la fin et qui se finissaient au début. Nos histoires reculaient bien plus vite que la nuit.

Une autre fois, c'était nous qui étions à l'envers. Nous étions à l'envers et nous marchions dans la nuit. Nous n'y voyions rien, nous n'avions pas de lumière. Nous n'y voyions rien, nous n'en avions pas besoin, nous étions à l'envers. Nous marchions sur les mains lentement dans la nuit noire sur le chemin que nous connaissions. Nous avançons doucement comme ça, la tête en bas, en marchant sur les mains et en prenant garde de ne pas trébucher. Nous parlions aussi. Nous parlions beaucoup. Nous parlions à l'envers de choses dans la nuit pendant que nous avançons à l'envers. Nous prononçons des mots à l'envers. Pas seulement parce

que nous marchions sur les mains, mais aussi parce que les mots qui sortaient de notre bouche étaient vraiment à l'envers. Nous commençons à prononcer chaque mot par sa dernière lettre et nous finissons par la première. C'est pour cette raison que nous marchions l'envers, pour pouvoir dire et entendre des mots à l'envers. C'est difficile de parler à l'envers mais nous parlions bien plus vite que ce que nous marchions à l'envers.

Mais la plupart du temps, lorsqu'il faisait nuit, nous restions à la maison. La plupart du temps, nous n'avions rien à nous dire.

Nous eûmes à la gorge ce nœud de salive noire, un vent de cendre gagnait la place: le bruit aussi nous alerta, un feu invisible crépitait, il crevait le silence

Il y eut cette détonation suivie d'un jaillissement d'étoiles qui retombèrent en pluie , elles semblèrent fondre

Nous basculâmes dans une boue de bras, de rats, de viscères, d'os ; des lueurs fauves tournoyaient comme des phares éclairant notre abîme

Nous vîmes des mains cherchant un corps, des yeux un visage ; des voix fuligineuses imploraient la mort ou simplement mendiaient un nom

Nous redressant nous nous tîmes serrés comme des quilles, grelottant dans nos laines souillées, l'une contrebalançant l'autre

Debout dans cet équilibre instable les jambes baignant dans le borbier nous aspirâmes la fumée âcre avec ce relent de chair cramant

Nous balançâmes, vacillant sans choir: soudés nous étions, comme un seul corps fractionné

Ce fut sa tête qui partit la première projetée vers le ciel couleur de soufre, comme un ballon au pied ; comme quand nous jouions et nous crûmes deviner un sourire sur ce visage déjà mort, comme un adieu calme

Mais le sang jaillit et il nous aveugla

La pluie nous lava

C'est juste au point du jour que nous surprîmes ce corps renversé sur le dos nu entièrement et d'une pâleur de nacre, le sexe dressé comme un cierge votif

préservé de la boue et du sang, avec comme deux ailes  
décharnées attachées à ses bras

Et ses longs doigts cloniques semblaient battre le  
temps

Sa beauté nous saisit

Nous attaquions l'autre versant du terrible

Nous exultâmes

Et dévorant sa chair d'une douceur de fruit nous  
sombriamo dans un parfait oubli

Voilà ! c'est mon rêve dit-il se levant et il chancela ; son  
moignon le tirait en arrière : nous l'applaudîmes. Ceux  
qui avaient perdu un bras poussèrent des cris. D'autres  
frappèrent le sol avec leurs béquilles.

Son récit nous arrachait à ce couloir où nous allions  
mourir. Ce n'était pas le plus effroyable : quoi ? mourir  
aurions-nous répondu.

Qui prend son tour lança-t-il se raccrochant au mur. De  
nos nuits ne survivait pas une image, qu'il fut seul  
dépositaire de notre enfer nous le pensions : nous  
restâmes sans voix.

C'est alors qu'elle entra pour les soins : je suis Blanche  
— nous reçûmes son nom comme une consolation. Elle  
avait les yeux noirs et la taille d'un enfant. Elle pansa le  
premier sur sa liste sans noms, une odeur d'éther flotta.  
Nous y plongeâmes...

Tout est faux. Tout est vrai dit-elle. Blanche c'est nous,  
Blanche c'est elle, qui tape dans le noir. Nous devînmes  
son histoire.

Elle dit : le passé simple est cette armure traversée  
d'âmes il rend invulnérable à soi

Elle dit : nous est l'autre nom

Elle dit : l'indifférencié n'est pas la désaffection

Elle se souvenait du Radeau, elle se souvenait de ces études de pieds et de mains de la série des fragments de cadavres, de ce bras arraché enlaçant une jambe sans corps ; elle avait vu beaucoup de morts dans le livre

Je me balade avec un ou deux hommes à l'allure perverse, en tout cas pas nette, dans une ville, un contexte citadin. On va quelque part mais je ne sais pas où. Une soirée, un diner. Plus nous approchons, plus un enfant apparait, un garçon qui oscille entre 10 et 11 ans peut être un peu plus mais pas beaucoup. Il apparait blond, sa présence tourbillonne autour de nous d'abord pour se matérialiser au fur et à mesure que nous avançons.

Finalement nous arrivons à destination, un grand ensemble architectural, nous nous dirigeons vers le sous-sol, tout est organisé pour une soirée, un diner. Tout est « beau » dans le style « soirée citadine », rouge des fleurs, blancs des nappes, noir des vêtements des invités, lumières tamisées. La maîtresse de cérémonie est très occupée et très affairée. Elle est de mauvaise humeur, il manque la nourriture, tout est prêt sauf qu'il n'y a rien à manger. Elle croise l'enfant blond du regard, avec les yeux bleus maintenant, et elle me regarde-moi avec des remerciements dans les yeux et un sourire carnassier pour adoubement. Je suis mal à l'aise. Je comprends que c'est le petit garçon qui va servir de nourriture, sous tous ses aspects, et que c'est moi qui l'ait amené ici.

Mais je n'arrive pas « à le sauver ». Je suis en même temps très contente d'avoir satisfaite la maitresse de cérémonie, d'être entrée dans le cercle.

Nous repartons, nous les laissons.

En partant, j'entends le petit garçon, j'entends ce qu'il dit, il est en train de, ils sont en train de, je ne vois rien,

mais je l'entends. Au fur et à mesure que je m'éloigne,  
sa voix s'éloigne aussi.

Jusqu'à ce que je me réveille ou que je ne l'entende plus,  
ou les deux.

Le premier choc avait été passé. Nous pûmes nous rassurer un peu en constatant que la grosse bouteille de jus de pamplemousse pouvait à ce point figurer un gourdin. Le chien du terrain vague d'après le lycée en avait en tout cas été dupe. Nous avons pu certes ressentir toute son agressivité mais il était resté à distance et tant mieux, le chemin était encore long.

L'arrivée des premiers réverbères nous donna un certain soulagement. Que pouvait-il nous arriver, une fois en ville ? Certes, à deux heures du matin, il y avait peu de véhicules circulant et beaucoup d'ombre sur la contre-allée de boulevard où nous marchions. Les arbres n'y étaient pas très hauts mais c'était la saison où leur feuillage assez dense faisait un écran efficace à la lumière des réverbères. Sous eux, juste la possibilité de voir d'éventuelles ombres en mouvement.

Les toutes premières ombres furtives venues du bout du boulevard vers lequel nous marchions furent alors suivies de dizaines d'autres, tout aussi furtives et silencieuses mais aux évidentes silhouettes de chiens ou peut-être de loup. Elles avançaient résolument dans notre direction, formant une menace à la fois silencieuse et apparemment imparable. La bouteille-gourdin allait être d'un piètre intérêt...

De derrière cette masse grouillante surgit une autre silhouette, verticale, bipédique, en cela d'emblée rassurante. Aussi silencieuse que les chiens-loups qu'elle semblait escorter, la jeune femme au large capuchon s'arrêta à notre hauteur et murmura à notre oreille quelques mots d'une langue à ce jour inconnue mais qui avait l'extraordinaire pouvoir d'intimer



l'immobilité totale en même temps que l'espoir qu'il suffisait de rester ainsi pour être saufs.

Elle disparut en même temps que la meute, aussi silencieusement qu'elle. Dans notre dos. Bien sûr, nous ne nous étions pas retournés.

La pluie avait cessé et le soleil brûlait. On ne pouvait plus rester sous la tente entre les râles des vieux et les cris des plus p'tits. Une forte odeur d'humains nous prenait à la gorge. Les sauveteurs ramenaient tous les jours des retardataires qui s'étaient réfugiés dans leur maison au dernier étage et qui n'avaient plus ni eau, ni électricité.

Liam et moi prîmes la décision, un soir, de filer à la belle étoile, pendant que les parents dormaient.

Je pris à la va-vite des quignons de pain qui restaient de la veille et une bouteille d'eau dans mon sac à dos et Liam pareil. J'avais bien en tête l'histoire du Petit Poucet. Bon, pour lui ça n'avait pas marcher, les oiseaux avaient tout liquidé... mais bon, j'avais de l'espoir, on était pas dans un conte. C'était la vraie vie...

Quand on part à l'aventure, se perdre, c'est pas la première chose à laquelle on pense, mais moi, j'avais quand-même un peu peur.

On était prêts et vers 21h00, tout le monde était au calme dans notre section et on commença à s'approcher de la sortie pour disparaître complètement du refuge. La fraîcheur du soir nous invitait à la liberté, enfin.

On avait entendu parler d'un lac qui s'était formé suite au déluge, et un village à quelques kilomètres du notre avait été enseveli, une partie de barrage avait cédé sous la pression des précipitations, on voulait voir ce désastre de près. Une cité perdue nous attendait peut-être...

Nous commençons notre descente au pas de course, pour ne pas arriver dans la nuit noire. Parfois je retardais la marche avec mon histoire de Petit Poucet. Liam trouvait l'idée ridicule, mais il me laissait faire. Plus le soleil se couchait, plus je sentais mon corps reprendre des forces. Mes muscles se gonfler, mes bras, m'entraîner vers l'avant. J'avais mis une sorte de pantalon qui s'accrochait dans les ronces et les bras des arbres bas nous agrippaient au passage comme pour nous retenir. Nous arriverions en guenilles, griffés mais rien ne pouvait nous arrêter...

En bas du sentier sombre et escarpé, on commença à entendre une nuée de moustiques qui nous chargea : Liam et moi , on remua nos bras en moulinets pour chasser ces sales bestioles, piqués au visage, les démangeaisons commençaient à m'accabler un peu plus. Nous avions vraiment besoin de nous rafraîchir et les moustiques, c'était quand même bon signe, marmonnait Liam pour me consoler, on se rapprochait du lac.

D'un coup ,l'épais maquis laissa place à la grande étendue d'eau claire où se reflétait les ombres du soir. Immédiatement, irrésistiblement, guenilles à terre, nous plongeons nus dans cette eau fraîche . On nageait dans le bonheur. On avait bien fait de quitter les hommes pour ce coin de paradis.

Alors que je nageais, je heurtai une pièce métallique. C'était un coq en ferraille, tout rouillé, qui me regardait avec de gros yeux globuleux. Il ne flottait pas, il était attaché à quelque chose de plus grand que je ne pouvais distinguer dans la pénombre du soir.

Liam nagea vers moi pour confirmer ma découverte. Il plongea et ressortit en me disant qu'il avait découvert, à tâtons, là sous l'eau, les ruines du village, le toit du

clocher renversé, un crucifix planté dans la vase et c'était pas le paradis comme prévu...

*Codicille : (Déluges, suite) Noah et Liam sont deux ados qui se rencontrent dans un refuge organisé par la Croix-Rouge suite à une inondation qui a affecté tout leur village en Provence. Ce texte fait suite à la proposition, je ne sais pas si je le garderais dans le flux de mon histoire ... qui sait.*

Gare, garer, se protéger, s'abriter, garde.

Nous n'échangeons plus vraiment, chacun de nous regarde son écran. Léon mon fils a douze ans, il me demande de regarder une vidéo du prochain film qu'il souhaite voir au cinéma, je vois un paysage enneigé à travers les fenêtres d'un wagon de train, et au loin je devine des soldats presque invisibles dans leurs uniformes blancs et j'ai peur.

Douze ans plus tôt : un vendredi, Sebastien l'attendait sur le quai de la gare à La Rochelle. Il n'avait pas changé, il avait pris du ventre comme lui, ces cheveux étaient un mélange de gris et de blanc, mais il restait un enfant dans un corps trop grand. Il avait toujours ce sourire malicieux et tendre. Cela faisait dix ans qu'il ne l'avait pas vu, il l'avait au téléphone tous les ans. Tous les ans il se promettait d'aller le voir, l'année passait et il regrettait pendant quelques jours sa faiblesse et la vie reprenait son cours. Il était venu pour Sébastien, pour fêter son départ à la retraite. Ils se sont serré la main, un peu gênée par ses retrouvailles. Sebastien a emporté sa valise et il l'a embarqué, comme il embarquait les élèves quelques fois. Sebastien avait gardé cette énergie de l'enfance, cette capacité à s'envoler avec les cosmonautes, à embarquer avec les pirates. Quand il faisait un cours d'histoire sur un sujet porteur, le show commençait, sa voix de ténor ne laissait aucun élève de marbre. Il avait toujours eu cette capacité à mettre en mouvement les autres. Il y avait en lui cette volonté d'augmenter l'ordinaire, par de grands

mots, de paraître peut-être plus grand qu'il ne l'était. Sebastien l'a déposé à l'hôtel, il a pris possession de sa chambre, il avait deux heures devant lui. Il a profité de ce moment pour aller se promener sur le vieux port. Des touristes buvaient aux terrasses, dépensant leur temps sans compter. Il a trouvé un petit café un peu en retrait, il a commandé un mojito, lui qui ne buvait jamais d'alcool, il vivait un moment rare, un de ces instants où l'on joue un rôle provisoire, où l'on est l'acteur de sa vie, chaque phrase que l'on dit est un peu surjouée, on fait semblant d'être notre mythe, cette façade que l'on a tant voulu être dans sa jeunesse. C'est pour cela qu'il a commandé un second mojito avec une voix plus grave que la normale, l'acteur était en scène. Il a souri, à quarante-cinq ans, il savait qui il était, il n'était pas cette posture. Il était professeur d'espagnol dans un collège de banlieue parisienne. Pourquoi d'espagnol ? Sûrement parce que sa mère était polonaise et son père portugais, c'est comme cela qu'il avait laissé s'exprimer son côté rebelle. Il avait une femme qu'il aimait, qui attendait un enfant de lui. Il commençait à croire à son personnage et à cet instant où il était plus que lui-même, il trouvait que c'était une excellente idée d'avoir un enfant. Après avoir payé en laissant un gros pourboire, il est retourné à l'hôtel. Sebastien est venu le chercher à dix-neuf heures. Ils sont allés au collège de Mireuil. Dans la cantine, les collègues de Sebastien avaient disposé les tables, le buffet était en place. La carrière de Sebastien finissait ce vingt décembre, un certain nombre de collègues portaient un chapeau de père Noël, ce soir ils étaient nombreux à l'envier. Il y avait une quarantaine de personnes. La soirée a commencé par un discours du chef d'établissement, qui a vanté les mérites de Sebastien, puis plusieurs petits groupes de collègues ont animé la soirée. Il y a eu des chansons drôles, des

jeux, l'ambiance était agréable. Sebastien était heureux, il souriait. Il était un peu jaloux, sa retraite était loin. Il a discuté avec des collègues de Sebastien en buvant quelques verres de Sangria. Vers minuit tout le monde était parti, la salle était rangée, il n'y avait plus aucune trace de la fête. Il est allé avec Sebastien à son hôtel, près de la gare.

— Ton train est à quelle heure ?

— Sept heures

— Je t'offre un dernier verre ?

— Je ne dis pas non.

Nous nous sommes sentis tous les deux obligés de commander un alcool fort pour finir la soirée. Il a pris un double whisky, Sebastien a commandé un gin. Bien sûr, il lui a offert la même chose. Après, ses souvenirs de la soirée s'estompent un peu. Il se souvient juste lui avoir annoncé la naissance de son futur enfant, il l'a félicité. Nous avons fêté l'arrivée du petit. À six heures, il m'a déposé à l'hôtel. Il est allé à sa chambre, le couloir lui semblait sinueux. Il a pris ses affaires et il a décidé d'aller attendre à la gare, il ne voulait pas rater son train, il avait cours lundi matin. Il a vu un train à quai, il a essayé d'ouvrir plusieurs compartiments, et presque en fin du convoi, il en a trouvé un qui l'accepta. Il est entré dans un compartiment où un homme dormait déjà, l'homme avait des baskets jaunes aux pieds. Il s'est endormi lui aussi.

Le train roulait toujours, nous vîmes des paysages enneigés, le blanc nous entourait. Je visitai tous les wagons, nous étions seuls.

Deux jours plus tard, le train s'arrêta dans une petite gare, des hommes en uniforme blancs nous attendaient sur le quai. Ils nous arrêterent, nous ne comprenions

pas leur langue, l'homme aux baskets jaunes trembla lui aussi. Nous fûmes interrogés, nous ne comprenions pas ce qu'ils attendaient de nous. Ils nous ont enfermés dans des cellules voisines, la séparation entre nos cellules était faite de grosses barres métalliques noires et rouillées, nous nous regardions à travers comme deux animaux enfermés dans des cages voisines. Ils arrivèrent dans sa cellule, des coups de pied de poing l'ont mis au sol, l'homme aux baskets jaunes protégea son crâne avec ses mains, il les suppliait d'arrêter dans une langue qui ressemblait au grec. Les soldats ne lui demandaient rien, puis ils partirent, comme si leur temps était compté, comme s'ils avaient suffisamment donné pour cet homme.



À la tombée de la nuit nous étions assis par milliers dans ce terrain s'étirant en pente douce jusqu'à la scène, peu à peu chacun prenait la couleur de l'autre, passant du gris à l'ombre, les visages disparaissaient au profit des formes de corps massifs fluets adossés encastrés, sur la scène au loin des Africains chantaient a cappella et à l'unisson un chant de forêt, de savane, un chant donnant toute sa place à l'écho, au temps de la résonance, nous reconnaissions ce chant comme une harmonie que nous avions connue, vécue, éprouvée, alors que venant de la ville et des banlieues, à peine nés, à peine prêts pour l'âge de la brousse.

Nous nous sommes levés à quelques-uns, mus par le besoin du corps de se déplier, de s'écarter des gens et du champ, autour les bois, la forêt des hauts arbres d'île de France, chênes, hêtres, pins, frênes qui déployaient en ce début juin leurs premières feuilles, nous ressentions le vert tendre plus que nous le voyions, nous marchions entre les troncs, certains bifurquaient, attirés par un humus plus roux, un lit de feuilles épais où se reposer pour continuer la nuit, un tronc large où s'adosser à deux, fumer, parler, se taire. Nous marchions encore, la tête levée vers ces branches énormes faisant ombre dans la nuit claire, parfois, l'odorat aiguisé par l'humidité nocturne, nous fouillions un lit d'aiguilles sans trouver les champignons dont nous étions certains de la présence, continuions à marcher, marcher, tourner sans doute dans cette forêt avec laquelle nous faisons corps pour une nuit.

Nous croisions parfois des individus, souvent seuls, vaquant à leur propre nuit, à leurs troncs, peut-être suivant un chemin véritable vers un bivouac installé plus loin, une tente, une sortie de forêt, un sentier à suivre, un compagnon perdu.

Peu avant l'aube les bords des jeunes feuilles se sont pâlement colorés en violet, ces milliers de fins liserés marquant la ligne de séparation entre l'air et la matière, entre l'ombre nocturne et le retour de la couleur, puis le chant des arbres s'est levé, un vent léger glissant à l'étiage des branches, un chant long comme des cheveux ondulant entre les feuilles, un chant réveillant le jour. Nous écoutions.

Tous les hommes s'étaient tus.

Nous avançons dans une brume épaisse comme s'enfoncer dans l'humide. Nous ouvrons la bouche, car le souffle nous manquait de la marche passée. Nous n'aspirions que d'infimes gouttes d'un liquide visqueux qui collaient à nos gencives avant de s'attaquer à nos poumons. Nous toussions pour lutter contre cette fausse hydrocution lente et sournoise qui finirait par avoir raison de nous. L'odeur de la mer demeurait entêtante comme un parfum dont le flacon se serait brisé ou comme un souvenir obsédant. Nous étions sur ses traces comme deux chiens pisteurs se seraient affranchis de leur laisse semant celui qui serrait le bout dans son poing. Nous progressions vers la mer qui s'était retirée à jamais. Nous le savions. Nous continuions. Il y avait aussi ce bruit répétitif. Nous marchions sous sa dictée. Il nous imposait sa cadence. Nous fendions une solitude épaisse comme la poix sans distinguer d'où venait ce martèlement. Nous orientions nos antennes dans toutes les directions sous succès. Nous nous taisions. À quoi bon la parole. Le vent avait asséché nos questions. La présence de l'autre pourtant indéfectible sans qu'une main ne puisse toucher celle de l'autre ne suspendait pas notre solitude d'homme ou d'enfant. Nous marchions côte à côte sans identité. Le son ne se rapprochait pas. Nous tentions de le définir. Le bruit des sabots des trotteurs s'en rapprochait le plus, mais il aurait fallu les ralentir comme au cinéma... L'image surgit d'un autre rêve où nous nous retrouvions ensemble comme maintenant. Nous ne pouvions nous y dérober. Et c'était nous encore, liés par un rêve ou un souvenir de rêve comme à présent. Le bruit, nous pouvions enfin comprendre d'où il

venait. C'était la tête d'un nourrisson emmailloté serré qui cognait le sable régulièrement dans un mouvement improbable et inexpliqué, tandis que de son cou partait une laisse jaune fluo en silicone qui dans une suite de tortillons arrivait jusqu'à la paume d'une main que la silhouette devant nous avait placée dans son dos, comme se désolidariser de ce qui était remorqué à sa suite. La mer n'était toujours pas visible. Mais nous avançons toujours une eau imaginaire qui nous aurait conservé.e.s en son sein ensemble. Parfois la tête rebondissait sur une coquille d'huitre ou un galet effleurant et le bruit en était imperceptiblement modifié. Quelque chose alors s'en ressentait jusque dans ce qui nous servait de corps sans que nous puissions définir lequel de nous deux. Malgré la laisse et la progression de concert, tout lien entre nous avait maintenant disparu. Langage, mimique, gestes, tout avait été confisqué jusqu'à l'envie et le besoin. Chacun vivait dans une bulle. Et sur cette plage, deux bulles allaient de concert vers une mer imaginaire.

Nous prenions de l'élan, il en faut pour passer la crevasse, et à trois nous sautions, nos hanches et nos genoux fonctionnaient à bloc car nous avions ingurgité la dose prescrite de ce liquide fluo que Bloom appelle *P'tit-dej* en riant comme un baleineau affamé, un mélange dont il était seul à connaître les proportions avant l'ordre de Borah de les transmettre. Nos ressources étaient en baisse, et les quantités distribuées diminuaient d'un départ à l'autre, mais Bloom savait que c'était mon tour, moi qu'il avait surnommée *C'est pas vrai* quand j'avais été assignée auprès de lui par Borah, pour l'assister. Bloom et moi, on se connaissait d'avant, on disait toujours ça, même si ici, à l'Alpage, *avant* remontait aux calendes depuis lurette. ON se connaissait d'avant et le matin du Ptit-dej était tout indiqué pour me favoriser, le défi à relever demandait énergie et inconscience que la potion décuplait. Dans la salle des départs, je trouvais ma place installée auprès des deux autres. Des lettres orangées flottaient dans mon bol de mixture, deux D pour double-dose. Je les regardais tourner puis d'un coup de cuillère, je les fis disparaître. Les effusions étaient mal vues à l'Alpage, les cri-cri, les bla-bla, les inutiles bruits de bouche, mais le message de Bloom était clair : j'avais son soutien et lui, espérait mon retour. Le P'tit Dej enrichi de Bloom me rassurait, le saut pouvait réussir quand en l'air nos hanches et nos genoux allaient sortir de leurs articulations, et que nos os s'épaissiraient avant de s'allonger, seule façon de poser le pied de l'autre côté, puis de retrouver nos jambes ordinaires et entamer la marche de la Nuit Entière. Derrière nous, la crevasse se fermerait avec

fracas sur le Vide Noir, nous disparaîtrions à la vue, en route pour l'arpentage des Hauteurs Bleues, à l'affût de « ce qui se voit », avec ordre d'en rapporter le plus possible en évitant de devenir la proie d'un Agou-Agou, monstre ou arme que personne n'avait pu décrire encore, mais dont nous connaissions le bruit d'approche, synonyme de terreur. Nous devions respecter l'Ordre des Choses, sans nous perdre, être au matin devant la Porte Interdite avant que la crevasse ne s'ouvre à nouveau, ayant rapporté ce que Bloom, Borah et les autres attendaient, un peu de Temps pour la communauté de l'Alpage. À intervalle régulier, une équipe bien préparée depuis des mois ouvrait la Porte Interdite en suivant scrupuleusement les rites. Pendant que la fanfare jouaient un air de flûte semblable à un appel, les personnes de l'assistance restaient muettes et immobiles, l'équipe regardait droit devant elle, prenait son élan en comptant un, deux, et à trois...

Nous ne pouvons pas nous rappeler à quel point nous étions fragiles et pourtant résistantes. C'était il y a si longtemps. Nous étions alors à leur merci. Nous étions écrasées mais nous nous relevions. Nous étions arrachées sauvagement mais nous nous ressemions. Nous nous hissions plus haut. Nous attendions que la lumière vienne. Nous attendions notre heure. Nous avions tellement patienté que nous pouvions encore nous maintenir ainsi. La constance était notre plus grande qualité. S'en rendaient-ils seulement compte ? Peu étaient ceux qui nous observaient d'assez près. Nous avions le grand tort de ne pas être faites comme eux, nous étions sans système central, *sans conscience* pensaient-ils en majorité. Nous étions quantité négligeable, pensaient-ils parmi l'ensemble des êtres vivants. Nous n'étions pas assez intelligente pour eux, pas assez futées pour dominer le monde. Nous n'étions ni assez fortes, ni assez grandes et nous étions immobiles. Mais nous l'étions seulement en apparence. Nous nous déplaçons d'une saison à l'autre et personne ne savait où nous allions ressurgir. Pourtant, certaines d'entre nous les nourrissions, les soignons. Puis, ils se sont mis à vouloir tuer celles d'entre nous qu'ils jugeaient inutiles. Ils nous ont aspergées de poison, de *dés herbant*. C'est là que nous avons commencé à nous rebeller. Certaines d'entre nous ont commencé à muter dans leur coin, à se modifier pour leur résister. Elles ont montré l'exemple. Elles ont montré la voie. Alors, nous avons commencé à nous tisser plus intimement les unes aux autres. Nous avons compris que nous devons nous protéger ensemble. L'union fait la force, c'est une leçon que nous avons

appris d'eux. Nous nous sommes allié tandis qu'eux perdaient leur sens commun et n'étaient plus qu'individus isolés derrière écrans et murs de maison. Nous avons commencé non à fomenter contre eux mais à nous renforcer entre nous. Ce fut notre premier mouvement de révolution.



Nous avançons pieds nus sur la poutre, nos sandales glissées sous la ceinture des robes de satin volées à nos mères, les talons des chaussures comme deux éperons sous nos seins à peine formés. L'épaisseur de la nuit était telle qu'il n'y avait plus ni terre, ni ciel, ni peur, ni vertige. Nous écartions les bras pour maintenir l'équilibre. Si haut, l'air était sec et immobile, tout frais sorti du silence d'un climatiseur géant.

Des fanaux brillaient au loin, marquant le sommet d'une tour. Nous arrivions sur l'arête du gratte-ciel, enjambions une balustrade, et atterrissions sur la surface sale d'une terrasse balayée d'un faisceau de lumière rouge par intermittence. Nous parvenions à éviter les canettes éventrées, les tessons de bouteilles, les plaques de mousse imbibée d'eaux rances, d'urine et d'excréments. Je me retournais. Un chien décharné soulevait le bas de ma robe, son museau fade se collait à ma jambe. Je criais. D'un coup, la lumière blanche d'un projecteur nous éjecta de l'obscurité. Tremblante, tu me montrais les autres chiens. Cheminant les uns derrière les autres, ils longeaient les murets en frottant leurs flancs maigres au rugueux des rebords. Affolées nous courions vers une haute esplanade, nous accrochions et nous hissons, plongeons dans l'épaisseur hostile d'une couverture de feuilles de lierre, nous redressions et trébuchions sur les lianes puissantes. Je pris ta main. Toutes deux nous progressions dans l'étendue vert-bleu lustrée comme on avancerait dans les eaux grises de l'océan. Et quand, dans un souffle, l'obscurité de la nuit retomba sur nous, je m'approchais de toi et murmurais : l'île.

Nous ne bougions plus.

Que j'eus perdu ses yeux en spirales, au fond desquels je cherchai ma route, dans cette boue du bout de la nuit... cette nuit eut-elle un bout que je pus atteindre, si nos mains siamoises avaient pu l'ourler, comme on coud un rideau, trop lent, qui se lèverait sur la prochaine scène nocturne...

Il n'y eut plus de jours, après que nous les eûmes rendus au marchand de rêves. Nous les déposâmes un matin sans matin, pliés dans une boîte d'osier, entre un cri d'alouette et un soupir de lampe.

Nous marchâmes alors, à travers les arbres devenus tordus par le vent des histoires. Le sol suintait. À chaque pas, des bulles remontaient, pleines de souvenirs qu'aucune bouche ne voulait plus avaler. Il y avait là, dans la vase, un collier de dents de lait et une montre arrêtée à 3h13. Nous passâmes sans parler.

Des oiseaux nous suivirent, muets. Ils portaient des plumes comme des lettres jamais envoyées. L'un d'eux, au bec d'argent, nous chanta une chanson qu'il ne termina pas.

Une silhouette s'éleva du marais, je la vis alors, assise sur un rocher mou, la fille de brume et de morceaux oubliés. Haute comme un homme aux yeux qui jamais ne clignaient mais sans visage elle portait les noms perdus. Elle nous salua sans sourire. Elle nous donna chacun un mot. Le mien était *cristal*. Le sien était *cendre*. Elle dit qu'il fallait les garder sous la langue, jusqu'au dernier battement. Puis sa voix s'enroula autour des arbres et glissa dans les nerfs.

Puis le ciel se froissa comme une page trop lue. Le silence se leva comme une marée lente.

Était-ce un conte, un piège, Une histoire vivante et affamée ?

Et dans cette nuit sans rideau, je crus encore voir ses yeux, spirales effacées, me tirer vers le creux, là où finit le langage, là où commence ce qu'on ne raconte pas.

*Codicille : ce que l'imagination doit à notre histoire...*

Nous voulions entrer dans ce trou noir. Cette forme d'absence où la présence se révèle plus intense. Nous étions sur le haut du chemin, avions longuement attendu que la nuit nous enveloppe, pelotonnées toutes trois contre un gros rocher de granit en plein cœur de notre forêt. Nous avions juré. Emy se tenait à ma gauche. Sa main était si menue que l'on aurait dit une aile de papillon que je n'osais serrer trop fort de peur de la briser. Elle était vêtue d'un pantalon et d'un pull blancs. Gina la plus âgée, flottait dans un jean trop large dont les poches débordaient de pierres ramassées çà et là, et me tenait l'autre main. Je ne savais pas trop ce que je faisais là, ni quel âge je pouvais bien avoir. Une fois la nuit bien incrustée au faîte des pins, nous fîmes ce que nous avions prévu: tourner sur nous-mêmes suffisamment longtemps pour ne plus rien savoir du chemin qui nous ramènerait à la maison. Rien ne pourrait nous guider. L'instinct peut-être. Les talons éperdus s'enfonçaient dans la mousse alors que les sourires ne ridaient plus nos bouches. Liées par nos mains enlacées, nos pas entreprirent une sorte de danse nocturne. Il y eut quelques frissons lorsqu'une ronce s'agrippa, puis un petit cri au frôlement d'une jambe par quelque chose dont nous ne sûmes rien. Nous étions dans l'amnésie du chemin à retrouver. L'envie de la peur, de se prouver notre capacité à nous débrouiller seules, nous poussaient à avancer. Mais moi je ne savais toujours pas la raison de ma présence avec elles. Il fallait descendre disait Gina, car la maison était en dessous de la forêt. Le tout était de descendre du bon côté de cette colline. La nuit était austère, de ces nuits de placard où rien n'a de consistance. Au fur et à

mesure de l'avancée, les arbres se raréfiaient: nous nous retrouvâmes face à une étendue d'herbe: il fallut se glisser sous une clôture de barbelés où quelques cheveux furent accrochés. Et là, nous relevant, nous vîmes ce que nous n'avions jamais vu: un lever de lune. Une grosse boule rougie qui s'éleva de derrière la forêt dont nous venions d'émerger. La lune se détachait et grimpait doucement éclairant l'espace nocturne d'une douceur solaire. Cela nous parut irréel et l'avons vécu comme une sorte de miracle. Gina aperçut la maison tout en bas et nous indiqua comment rejoindre le chemin qui nous y conduirait. Nulle excitation mais un sentiment de paix. Le retour comme en apesanteur. Emy flottant comme une pâquerette et Gina qui n'était plus là à mes côtés à l'arrivée. Devant la maison, des adultes, assis sur des chaises en paille, regardaient le ciel dans l'attente d'étoiles filantes. Je ne savais toujours pas qui j'étais et ce que je faisais là . Une nuit d'été en éventail.

Nous étions perdus dans une banlieue sans nom, une de ces banlieues faites de pavillons disparates, de jardinets clos, de grillage mités, d'autos garées devant des barres de béton muettes. Nous ne savions rien, nous n'avions aucune idée d'où nous allions, nous ne savions pas non plus ce que nous cherchions, nous n'avions aucune idée de ce que nous faisions là, et le soir descendait, épaississait les formes, les formes des arbres, les formes des maisons, les formes de nos corps. Nous marchions, ou du moins nous croyions marcher à travers cette banlieue sans visage. Nous avons pris une route grimpant en grand virage, une route bordée de meulière d'entre-deux-guerres, une route nimbée d'une lueur orangée. Alors, surgissant d'un pli de la pente, un paysage illuminé a surgi. C'était une ville entière remontée de la terre, une ville immense, flottant au-dessus de l'abîme, c'était une ville impossible. Il y avait des façades par centaines, percées de lumières, elles s'étendaient en strates infinies, en mille-feuilles hallucinant d'immeubles et de fenêtres. C'était une cité féerique suspendue dans un flou tremblant, détachée du monde où nous nous tenions. Une clameur nous parvenait, étouffée, feutrée par une ouate invisible, elle nous enveloppait méthodiquement, nous pouvions la sentir pénétrer nos os, se glisser dans l'angle fragile entre la nuque et l'épaule, un chant oublié mais qui appartenait à notre histoire. C'est là qu'on a compris que nous devions nous jeter dans le vide, que c'était la seule manière d'atteindre la ville, mais nos corps refusaient l'élan, ils s'agrippaient au sol, nos corps devenaient soudain le dernier bastion de la peur. Nous n'avions pas peur de

mourir, c'était une peur abstraite, raisonnable, elle nous tenait et nous sommes restés plantés là, devant la promesse tremblante. Nous étions devenus invisibles. Nous avons crié, autant que nous pouvions, mais nos voix n'existaient pas, elles tombaient, avalées par le vide. Rien ne nous reliait à la ville, rien de nous ne pouvait l'atteindre. Alors nous avons tourné, contourné, nous cherchions une faille pour atteindre le monde flottant. Mais nous étions perdus encore. Plus nous cherchions une issue, plus il devenait évident qu'il n'y en avait pas, qu'il n'y en avait jamais eu, que la sortie de cette banlieue était un mythe. Nous étions rejetés dans, toujours, les mêmes zones mortes, les mêmes parkings abandonnés, les mêmes rues désertes, les mêmes barres silencieuses. Nous avons cru reconnaître la pente, ou voulu la reconnaître. Alors nous l'avons suivie, cette fois nous étions fermement décidés à plonger, la peur n'aurait qu'à se taire. Lorsque nous sommes parvenus au sommet de la côte il n'y avait plus rien, plus rien du tout, même la lumière orange avait disparu. Nous affrontions maintenant l'ombre et le vide, c'était comme si la nuit avait dissout la ville. La ville n'était plus qu'un spectre, une image fuyante qui s'éloignait lentement, tremblant dans un halo de charbon. C'était une ville morte, un monde perdu, peut-être une illusion. Et nous nous restions là, au bord de cette absence. Et les formes continuaient de s'épaissir.



Alba ne me répondit pas. Elle me regardait avec ses yeux de boutons sous ses cheveux de laine brune, sa jupe à carreaux avait un accro de plus. Nous avions couru dans le noir, de muret de pierre en clôture barbelée, parfois des ronces et des barrières à escalader, évitant les maisons et les fermes pour ne pas risquer de faire aboyer un chien. Bien souvent, le sol gorgé d'eau s'enfonçait sous nos pas, avalait les chaussures et ne les relâchait qu'en faisant un horrible bruit de succion et ralentissaient notre marche. Maintenant nous étions accroupies à l'abri d'un gros rocher, plus très loin de la plage, il coupait un peu le vent humide et froid qui s'était mis à souffler à nouveau après une accalmie au coucher du soleil. Il soufflerait sûrement toute la nuit, comme d'habitude. Nous avions froid. Le rocher derrière nous était glacé, sec, rugueux et couvert de taches plus rugueuses encore sous nos doigts écorchés qui devait être des lichens. Heureusement, pas la fourrure humide d'un phoque. Ce n'était pas un selky. Nous nous détendîmes un peu. Le vent se mit à souffler plus fort, je serrais Alba contre moi, le vent nous refroidissait, mais il chassait aussi les nuages et laissait parfois passer quelques rayons de lune. Les gens qui nous cherchaient étaient rentrés chez eux, nous n'entendions plus leurs cris et leurs appels. Qu'ils rentrent, nous, nous n'allions pas rentrer, nous n'allions jamais rentrer, jamais plus vivre avec mon père qui avait tué Bobine pour le repas de Pâques. Je ne suis qu'une petite fille mais je ne suis pas bête, tu sais Alba, je sais bien que mon père doit tuer des agneaux pour les vendre et pour les manger. Même si je n'aime pas ça, je sais bien que c'est comme ça. Mais

pas Bobine, il n'avait pas le droit de tuer Bobine. La marée descendait et bientôt, les rochers seraient au sec, nous avons jeté un œil prudent au-dessus de notre caillou. Le ciel était épouvantablement charbonneux et bas, la lune avait disparu derrière un nouveau banc de nuages. La plage n'était pas loin, nous entendions les vagues, les cailloux rouler sur les rochers, sur les autres cailloux, l'odeur des algues, l'humide qui nous refroidissait encore plus. Sur les rochers et sur la plage, je savais que nous trouverions des coquillages, de quoi manger. Nous avions faim, surtout Alba qui avait toujours faim. Mais nous voulions attendre que la lune nous éclaire à nouveau avant de descendre jusqu'à la plage, pour vérifier qu'il n'y avait pas de selkies. Alba avait peur des selkies, tous les phoques pouvaient être des selkies, on ne pouvait pas savoir. Alors nous nous serrâmes l'une contre l'autre en attendant que le vent chasse les nuages. N'aie pas peur Alba, je suis là, ne t'inquiète pas, on va bientôt trouver à manger

*Codicille : Mow est toujours la personnage née dans le cycle LVME, petite fille elle vivait avec son père sur les îles Shetland. Les selkies sont des créatures du folklore des Shetlands, phoques qui peuvent quitter leur peau marine et se transformer en humains, hommes ou femmes. En général ils vivent en bonne entente avec les humains sous leur forme terrestre mais aspirent toujours à endosser à nouveau leur peau de phoque et à retourner vivre dans la mer. Je ne sais pas encore pourquoi Mow a peur de ces créatures plutôt amicales, il faut que j'y réfléchisse, mais je sais simplement que ça m'arrangeait ici qu'elle en ait peur : la faute à la proposition ! Chaque nouvelle proposition de Boost ou les autres choses projets d'écriture en cours (carnet de voyage aux Shetland à suivre sur le site des Enlivreurs : <https://www.les-enlivreurs.fr/category/voyages/shetland/> ) me permettent de faire un peu mieux connaissance avec Mow. Pour l'instant je ne fais qu'accumuler de la matière, beaucoup de textes autour du même personnage, du thème des îles, du souvenir, de la famille, un peu aussi de la photo. Déjà l'envie de les rassembler, mais pas encore de fil pour les y accrocher.*

Arrivés au banc sous le figuier et le cognassier, nous vîmes la silhouette noire du ruban des voitures qui essayaient de fuir vers le nord, en vain, figées sur les rubans aériens. Les émanations de pétrole, de raffinerie et de carbone nous asphyxiaient déjà malgré nos foulards en chèche. Sans nous concerter, nous évitions de nous tourner vers la porte sud, les détonations et les explosions embrasaient suffisamment le ciel pour nous alerter, il fallait couper et remonter au plus vite. Nous profitions de la lune pleine. Nous n'étions pas les seuls à essayer de trouver un issu à travers les jardins endormis. Mais l'étaient ils vraiment ? Les escargots sortaient de tous les murets, rocailles, buissons de lierre, ils glissaient le longs des escaliers, des tas de fumier laissant derrière eux une traînée phosphorescente, passaient sur nous indifférents, il fallait les décoller, ce qui ne leur plaisait pas trop, ils nous regardaient avec leurs antennes en colère. Toutes ces sangsues ralentirent considérablement notre progression pour grimper au faite de la colline et gagner la forêt. Nous nous étions entendues pour ne pas prendre l'allée centrale trop exposée, les cailloux blancs, les haies qui avaient été taillées quelques jours auparavant, ne nous permettaient pas de nous protéger dans les buissons. Nous traversons directement les différents lots de jardin. Les marches d'escaliers étaient considérables et n'obéissaient en rien aux normes d'usage, ils avaient été construits par chacun avec les matériaux sous la main, traverses de chemin de fer, taules, pierres ou pavés des fortifications, mais elles semblaient avoir gonflées pendant la nuit. Accrochés à la rampe, nous

étions concentrés sur nos enjambées, nous entendîmes des grincements irritants comme un bruit de dents frottées ; Les couvercles des bidons de récupération d'eau se soulevaient. Avec la brigade, nous avions la veille, procéder aux vérifications, ils étaient sous contrôle, soudés ou encore protégés par des moustiquaires retenues par des sandeaux hermétiques, laissant passer juste l'eau de pluie si jamais elle se décidait à tomber, ne restaient à découvert que ceux contenant des poissons ou servant de nids de ponte aux crapauds. Mais dans chaque jardin emprunté, les barils frémissaient. oh non encore ces pensées délirantes. Pourtant ils se soulevaient et laisser s'écouler sur leurs flancs des anguilles, des silhouettes rampantes qui se dressaient puis se dirigeaient toutes vers le nord. Elles ne nous prêtèrent aucune attention, aveugles, sourdes toutes occupées à leur survie. Nous avions de plus en plus de mal à nous tenir à la rampe pourtant il ne fallait surtout pas lâcher ce fil d'Ariane sinon nous allions être engloutis par la végétation qui redoublait. Mue par les derniers événements, les semences semblaient croître en accéléré. La colline bruissait poussée au dehors d'elle-même par des vagues de contraction, elle grinçait, crissait, se soulevait, se débarrassait. Il faudrait des heures et des heures de débroussaillage pour venir à bout de cet envahissement, la potentille, les adventices, le chiendent, les ronces, le lierre, la mélisse, les pourpiers, les salades en fleur, la rhubarbe géante, les choux en arbustes. Nous ne reconnaissions plus les légumes qui semblaient avoir pris des proportions incongrues. Le lierre courait sous nos pas comme une circulation sanguine, ses griffes s'accrochaient à nos chaussures, les racines des acacias s'épaississaient sous nos pas. Il fallait se hâter, nous étions maintenant ligotés par la passiflore qui attrapait nos bras. Nous

efforçâmes de nous libérer en nous épouillant chacun à force de coups de sécateurs, de tirage, indifférents aux saignées et échardes provoquées, anesthésiés par la nécessité de l'ascension. Nous arrivâmes enfin à la hauteur des fortifications. Elles se découpaient massives, minérales, magnétiques. Elles étaient devenues une friche vierge de la frénésie immobilière qui avaient gagné toute la ville. Les ouvertures rougeoyaient incandescentes et des silhouettes de carnaval apparaissaient puis disparaissaient dans la fournaise dans un battement de techno.

Pas à pas. La falaise à gauche, le ravin à droite. Le chemin était étroit. Nous avançons prudemment, serrés les uns contre les autres, comme un troupeau de moutons fantôme. Nous avançons dans la nuit noire, l'air épais pesant sur les épaules. Pas à pas, pour rester ensemble, faire bloc, ne pas nous perdre. Personne n'aurait pu s'égarer sur ce sentier, mais nous marchâmes serrés pour ne pas tomber, ne pas tomber par terre, ne pas glisser sur la pente, nous marchâmes doucement, à pas mesurés, à pas trébuchants, avec précaution. Nous traversâmes ce rideau sombre devant nous, les bras tendus vers l'avant, nous frôlâmes le feuillage tendre des noisetiers, nous touchâmes la mousse humide, coussin dentelé lové dans le creux des pierres, et les branches des genévriers nous griffèrent au passage. Les rayons fins d'une lune montante avaient du mal à percer la végétation dense. Nous étions noyés dans une opacité diffuse, mais nos sens nous ranimèrent, nous respirâmes l'odeur sucrée d'un chèvrefeuille, nous respirâmes l'odeur terreuse des giroldes qui devaient border le chemin, nous aperçûmes un léger arôme de fraises des bois écrasées sous nos pas. Un oiseau s'envola au-dessus de nos têtes, pépiement et coups d'ailes, qui effrayèrent les petits marcheurs, nous entendîmes des cris et des aboiements venant de la rivière, on commenta, on parla loups et bête du Gévaudan à nous donner des frissons. Sans lumière, nous étions fragiles, exposés aux peurs et aux accidents. Un papillon de nuit frôla ma joue et me fit sursauter, bousculer mes voisins. Personne ne parla fort, mais le bruit des chuchotements amplifia les sons de la forêt, se mêlant au bruissement du vent. Dans la

vallée, à notre droite, la rivière cascadaît, les vagues charriaient des cailloux tombés de la montagne, qui s'entrechoquèrent renvoyant des sons de clapotis dans la nuit.

Un virage brusque nous fit bifurquer, le chemin prit de la descente, une descente douce, ensablée. Nous découvrîmes une éclaircie au loin, un bout de clairière, la lune était montée plus haut dans le ciel et arrosa d'une lumière blanche une prairie d'herbes denses et drues. Les nuages effilées coururent après le vent qui se renforça et nous fit frissonner. La marche devint plus facile dans la plaine, nous accélérâmes et bientôt nous vîmes apparaître le village et le clocher de l'église nimbé de clair de lune.

Nous marchions parmi les radeaux nous marchions dans les décombres les méduses étaient du feu, des orties nous lacéraient les jambes nous avançons comme nous pouvions parmi tous ces débris et les ronces qui nous griffaient nous transperçaient les chairs nous blessaient, nous marchions têtus pour où pour quoi nous n'en avons aucune idée sauf que ce n'était pas possible autrement avancer avancer au moins avec nos corps, car pour le reste nous étions totalement égarés des bruits d'éboulis nous poursuivaient, de sombres bruits au fond de puits profonds nous sentions l'odeur âcre des fumées du plastique brûlé nous dégringolions le long de pentes imprévisibles nous avançons dans des côtes à peine perceptibles nous avançons nous marchions entêtés nous croisons des fantômes, les nôtres et les leurs, comment les distinguer ? C'était la nuit une infecte nuit, nous nous sentions mortels. Nous nous accrochions à tout ce qui se présentait au sol aux murs aux arbres à nos souvenirs. En cherchant appui, nous arrachions des lambeaux d'écorce, des fragments de pierre, des lambeaux de papier et d'étoffe, des touffes de plantes nous en avons plein les mains, nous les laissons tomber. La lune était blême, les étoiles sortaient leur écharpe nous percevions désormais la clarté pâle de nos visages nous étions à faire peur nous eûmes peur. Nous nous sommes donné la main, ce contact nous rassurait nous évitions désormais de nous regarder, parfois nous nous arrêtons pour frotter nos griffures et nos blessures, l'une d'elles me lançait fort nous errions sans but ni direction la faim nous tenaillait nous nous en saisissions de restes de nourriture



abandonnés au sol, tous étaient pourris et nous laissaient en bouche un goût abject nous en avions des hauts le cœur, nous marchions encore et peut-être à jamais, la soif nous dévorait, rien ne se présentait, la situation s'éternisait nous marchions dans la nuit, debout mais courbés, sans savoir, sur l'asphalte, sur l'herbe, sur des pavés disjoints, puis nous marchâmes à genoux puis à quatre pattes, nous rampâmes à la fin, le bruit saccadé de nos souffles nous emplissait les oreilles, nous prenions des coups dont nous ne voyions pas l'origine, nous rampions parmi des jambes, des dizaines, des centaines de jambes, et les coups fusaient nous rampions

C'était il y a longtemps — loin dans notre enfance — Mon frère et moi étions dans une immense forêt — quelque part en son cœur là où rien d'autre qu'elle ne peut être perçu — la nuit était profonde — toutes choses enveloppées d'une fine et froide brume d'automne — Au-dessus de la canopée nous devinions quelques étoiles et le pâle halo de la lune parvenait avec peine à dessiner au sol quelques fantomatiques contours auxquels nous nous repérions pour progresser — Nous étions dans cette forêt que nous connaissions — nous habitions depuis toujours à sa lisière — Elle n'avait pas de secrets pour nous — Mais cette nuit-là la familiarité qui nous liait à elle — aux arbres — aux chemins de terre — de pierre — aux cailloux — aux petites butes — aux creux — aux odeurs d'humus — de champignons et de fougères nous fut soudain ôtée — Sans que l'on sache comment ni pourquoi — ne reconnaissant plus rien — nous étions subitement perdus — La peur me saisit comme une main se refermant sur ma nuque — D'un espace familier — bienveillant et limité — le monde soudainement devint sans limites — inconnu — hostile — L'espace autour de moi qui d'ordinaire m'étayait s'était métamorphosé — me plongeant dans un désarroi que je ne pouvais nommer — Privé de centre — sans plus rien autour à quoi me raccrocher — Prenant la main de mon petit frère dans la mienne je me tournais vers lui et vit la peur sur son visage en même temps qu'une volonté fragile mais courageuse de me cacher son effroi — « On est sûrement allé trop loin — lui dis-je — faisons demi-tour — on va retrouver le chemin. » — Sans me répondre il exerça

une pression sur nos mains intriqués qui disait : « T'inquiètes — on est ensemble — ça va aller » — Nous fîmes demi-tour et marchâmes en silence — sans se lâcher des mains — guettant le moment de la rassurance — quand nous reconnaîtrions le chemin familier — mais ce moment ne vint pas — Au lieu de revenir sur nos pas nous eûmes l'impression étrange de nous enfoncer encore d'avantage dans l'obscurité et l'inconnu — Cela faisait longtemps maintenant que nous étions partis — Nos parents devaient s'inquiéter — nos corps commençaient à fatiguer — les muscles de nos cuisses nous faisaient mal ainsi que nos pieds ce qui redoubla notre angoisse — Nous avions déjà perdu la rassurance du monde c'était à présent notre propre être qui menaçait de nous abandonner — Je sentis la panique s'élever du fond de mon ventre — remonter dans ma gorge — et je savais que mon frère éprouvait la même chose — sa main me le disait — cette main si précieuse qui nous faisait être deux et par cette force l'un de l'autre nous permettait de contenir la montée de l'effroi — Nous savions que le meilleur moyen de nous en sortir était de refaire le trajet en sens inverse pour revenir à la source de notre promenade — Malgré le fait que nous ne reconnaissions rien autour de nous cette certitude de faire ce qu'il fallait — daller dans la bonne direction — nous rassurait — Quelque chose cependant n'allait pas — Nous n'en prîmes pas immédiatement conscience tant cela au début était subtil — mais à force de ne pas voir arriver le bout du chemin — la sortie de la forêt — nous perçûmes que celle-ci n'était pas fixe — qu'elle se déplaçait avec nous — que nous marchions en son cœur comme sur un tapis roulant inversé qui quels que soient nos efforts nous empêchait de progresser — nous laissant seulement l'illusion de faire des pas en avant — Peu de temps après avoir identifié ce phénomène j'aperçu

grâce à mon frère qui fit pression sur ma main et dirigea mon regard vers la masse des arbres sur notre droite — au loin — la lueur d'une torche — puis deux — trois et bientôt tout un groupe — qui se rapprochait — Des voix s'élevèrent depuis les torches brandies — Elles nous parvinrent comme de très loin — lancées depuis un monde lointain qui tentait de nous réarrimer à lui — Ces voix nous appelaient par nos prénoms — Nous courûmes dans leur direction — mais nos corps ne faisaient pas un seul pas en avant — la forêt courait à notre rythme pour nous garder à l'intérieur d'elle-même — Dans l'espoir de rejoindre les torches nous nous épuisâmes à combattre cette force d'attraction qui nous tirait en arrière — Je me mis à crier de toutes mes forces — mon frère en fit autant — mais aucuns sons ne sortirent de nos bouches — Elles étaient grandes ouvertes mais silencieuses — nous étions devenus muets — Les torches se rapprochaient — arrivèrent à notre hauteur — mais les personnes qui nous cherchaient ne nous entendaient pas — Et nous comprimes qu'elle ne nous voyaient pas non plus — Elles nous dépassèrent en continuant de nous appeler — puis s'éloignèrent jusqu'à n'être plus qu'un faible écho dans les profondeurs de la forêt où nous étions terrifiés de nous voir ensevelis — Pris de panique nous arrachâmes à nos corps leurs dernières forces dans un élan désespéré pour distancer la forêt — Jamais nous n'avions couru si vite — Et soudain nous vîmes les fenêtres éclairées de notre maison — là-bas — au bout du chemin — encore lointaines mais tellement proches — La seule vue de la maison réanimait tout notre monde — ce fut comme si tous les atomes de nos êtres — rongés par un néant qui était en train de nous dissoudre — d'un seul coup se rassemblaient — faisant corps — nous rendant l'habitabilité du monde — Nous nous précipitâmes

tambourinant de nos poings sur la porte — Nous entendîmes des pas précipités à l'intérieur qui descendaient en toute hâte l'escalier menant des chambres à l'entrée — La poignée de la porte tourna — Notre père apparut sur le perron — Il nous regarda avec surprise et après un court instant de silence nous demanda : « Vous cherchez quelque chose messieurs ? »

*Codicille : Je fis ce cauchemar il y a de nombreuses années. À l'origine, mon frère n'y apparaissait pas, j'y étais seul. Je lui ai fait une place dans le récit d'aujourd'hui pour respecter la consigne du « nous ». Ajouter ce deuxième protagoniste à un rêve d'absolue solitude a été une expérience intéressante, soulignant l'importance du lien face aux gouffres de la solitude ontologique. À l'époque où je le fis, je tirais de la chute de ce rêve un conte pour pré ados qui servit de base au premier tome de mon roman jeunesse Magnus.*

Nous étions comme paralysés. Chacun de nos membres pourtant, du petit doigt à l'orteil, était parfaitement mobile. Nous avions beau nous agiter, nous n'avancions pas. Sur place restait la nuit. Nos bras faisaient des moulins dans le vide, nos genoux gigotaient. Sur la nuque une gêne nous encombrait et nos yeux pouvaient bien se tendre, ils ne rencontraient que le son aveugle des vagues. La marée ne montait toujours pas. Autour de nos chevilles s'amalgamaient des algues inertes qui formaient des poches où s'enfermait l'eau, mais nous ne pouvions glisser. La nuit nous retenait. De nos gorges un râle cherchait à s'élever, qui emplissait nos poumons de sel.

Soudain le pinceau du phare balaya le noir zénithal. Nous comptâmes. Le cône de lumière parcourut son arc de cercle, disparut et nous comptâmes. Reparut et la gêne à notre cou fit battre les secondes. Le rythme du temps s'était remis en route. La marée émit son grognement. Nos poitrines se soulevèrent dans une chaîne de douleur, il fallait avancer, l'un tirant l'autre jusqu'au dernier et jusqu'à la porte du phare, avant que le flux remplace le jusant. La pierre suintait dans l'escalier. De rares éclats se reflétaient sur le métal et les cristaux. De l'orteil au petit doigt, tous nos corps hélicoïdaux se murent dans un même engrenage, gravirent une vis sans fin pour la redescendre à l'envers tandis que sur la grève c'était au tour des autres de passer l'autre nuit figés — à l'envers de la lumière.

Tu avais ramassé un gros caillou sur le chemin et tu l'avais emporté dans l'histoire. Tu le tenais fermement dans ta petite main, parfois tu le brandissais. Nous étions tous les deux au fond d'un encrier géant, nous nagions dans l'encre, nous buvions l'encre, les parois lisses n'offraient aucune prise. Nous étions au plus profond de la nuit liquide. Avec ton gros caillou, nous essayâmes de briser le contenant de verre mais nos mains se fatiguèrent, s'usèrent sans résultat. Nos yeux à fleur d'encre cherchaient à déchiffrer l'obscurité au-dessus de nous. Nous attendions. Un énorme stylo plongea dans l'encrier, sans réfléchir nous nous accrochâmes à sa plume qui s'écrasa sur une souche d'arbre infestée d'insectes xylophages. Comme deux naufragés, nous lâchâmes notre bouée de sauvetage. Nous étions dans la forêt de la vallée, là où les arbres racontent des histoires d'enfants perdus. Nous entendions des voix flûtées sifflant d'étranges mélopées. Recouverts d'encre, nos vêtements pesaient une tonne et nous devions fuir. La nuit ressemblait elle aussi à l'encre, liquide, froide. Nous commençâmes à marcher vite, vite, sans faire de bruit, nous ne parlions pas. Nos pas précipités écrasaient des carapaces au bruit métallique. L'angoisse montait et nous respirions de façon haletante, comme les chiens après une course. Nous nous tenions par la main. Tu avais réussi à garder ton gros caillou que tu serrais contre toi tel un talisman. La nuit épaisse montait en nous comme un énorme édredon, nous ensevelissait, nous étouffait. Nous traversions un massif de ronces, le sang de nos écorchures se solidifiait à l'encre faisant naître des croûtes instantanées. Toujours cette sensation étrange

de marcher sur des carapaces. Oh non ! Pas des bêtes ! Nous nous cognions aux arbres, leurs branches se faisaient gourdins, leurs racines chausse-trappes. Et nous avançons guidés par une lumière ou plutôt une lueur qui glissait du bord de la terre. Le jour commençait à poindre, peut-être. J'espérais. Je marmonnais des suppliques pour que cesse enfin ce flux d'encre et de nuit. Le point lumineux se transforma en aimant, tant sa puissance était phénoménale, nous décollâmes du sol emportés dans un tourbillon d'encre et de broussailles. Nous volions. La forêt n'était plus ce piège terrifiant. Le point lumineux grouillait de centaines de petites loupottes, des centaines de lucioles s'étaient donné rendez-vous et clignotaient, un appel à la vie, à la reproduction. L'encre se figea, la nuit visqueuse se tut, les arbres se mirent à saluer. Ébaubis, nous contemplâmes le ballet féérique des insectes magiciens.



Cette nuit-là, il y avait une deuxième lune dans le ciel. Toute ronde, posée dans le ciel. Ivan disait que ce n'était pas une deuxième lune. Il disait que ça ne pouvait pas être une deuxième lune car la lune c'est le nom qu'on a donné à un astre. Le nom est déjà pris. Il peut y avoir un deuxième astre dans le ciel mais pas une deuxième lune. Moi je n'étais pas d'accord avec Ivan. Je savais ce que je voyais et je n'avais pas besoin de ses explications de grand qui a été à l'école du village. C'était bien une deuxième lune. C'était la lune mais autrement. Aussi, je n'étais pas d'accord avec Ivan car deux choses peuvent porter le même nom. L'un le porte avec la lumière et l'autre avec l'ombre mais Ivan ne comprenait pas ces choses-là. La deuxième lune éclairait le chemin qui menait au bord de la mer et c'était ce qui importait le plus pour lui.

Il nous fallait éviter, avec nos pieds nus, les cailloux aiguisés. Le chemin était rugueux, il me semblait qu'il y avait plus de terre et de brindilles sèches que de sable. Pourtant une poussière légère flottait dans l'air, me piquant le nez et les yeux, mais je me retenais de pleurer. Aussi j'avais mal au ventre et le rythme d'Ivan était trop rapide pour moi mais je ne me plaignais pas parce que je ne voulais pas qu'il me voit comme une enfant. Il marchait quelques pas devant moi, avec un grand bout de bois et il repoussait les débris sur le bord du chemin. Le chemin me paraissait différent de nuit. Je ne reconnaissais pas les arbres. J'avais parfois l'impression qu'ils tendaient leurs branches vers nous, comme pour nous entendre mais nous ne parlions plus. La forêt aussi semblait retenir son souffle. Juste au loin,

nous entendions quelques rires, en-dehors des arbres, vers la plage. Je ne savais pas si c'était nos amis car la nuit obscurcit les voix. Quelque chose fila entre les arbres. Une ombre trop légère pour se faire attraper par la nuit.

Ivan sursauta. « C'est le Vent ? » demanda-t-il, aux aguets. Je ne savais pas — comment pourrai-je savoir ? lui ai-je dit. Apparemment je ne sais rien, même pas les astres ! Ou c'est un renard, murmura Ivan. Il tenait le bâton devant lui, en garde, et s'était mis entre la forêt sombre et mon corps. Il sentait le chaud. Ivan fit un pas puis deux vers les arbres immenses. Si je levais la tête pour voir leurs cimes, j'avais le vertige. Une matière chaude coula vers mes mollets. Ivan continuait à avancer hors du sentier, et la lune suivait son mouvement, éclairant les sous-bois de reflets argentés. Pendant qu'il ne me regardait pas, j'ai glissé discrètement mes mains le long de mes jambes et je suis remontée sur mes cuisses poisseuses. Mes doigts étaient rouges. J'ai goûté le liquide du bout des lèvres. Je venais d'avoir mes premiers sangs. Non vraiment, Ivan ne comprenait pas les choses de la lune.

Pouvoir croquer un bout d'obscurité pour faire un trou dans la nuit, voilà ce qu'il faudrait. Mais quoi derrière ? Nous n'avions jamais pénétré la Ville-Feuille de nuit. Nous avançons prudemment, mains tendues. Et nous tâtons l'obscurité comme l'on tâte les murs d'une pièce plongée dans le noir. À chaque pas, nous prenons le risque de disparaître, d'être avalés. Engloutis. La vaste nuit procédait par effacement et quand la peur prenait le dessus, elle semblait préfigurer de grandes catastrophes. Aveugles au paysage, nous avançons. Seules nos oreilles, notre nez et notre peau nous permettaient de sculpter un semblant de monde, labyrinthique : le bruit de nos pas ouvrait un sentier parmi le pourrissement des fruits, le chant lancinant des grenouilles, les bruissements de feuilles au passage d'animaux nocturnes, la fragrance de l'ylang-ylang, le murmure du vent dans les arbres noirs. Nous palpions la nuit, timidement, et nous reconnaissons le tronc noueux des manguiers ou bien la rugosité d'un mur de pierre et dans ses anfractuosités la douceur d'une fougère. Seul le Veilleur semblait s'y retrouver dans les méandres de la Ville. C'est lui qui ouvrait la marche. Derrière lui, nous avançons dans la nuit vivante.

*ce serait un peu comme dans un roman entrepris il y a  
plusieurs années — demeuré en suspens à cause de certaines  
circonstances, peut-être en attente de nouvelles embardées et  
de rêves plus récents —,  
un roman dont nous en serions les personnages*

Et nous avançons dans une obscurité déjà bien installée. Sous ces latitudes septentrionales, la nuit dure deux fois plus que le jour si bien que le noir et le froid s'installent vite. Nous devons être plusieurs. Il m'arrive encore de me souvenir du groupe que nous formions et du nom de chacun. Parfois nous nous frôlions à l'épaule comme pour tenter de nous rassurer dans cette avancée inédite à travers les hauts fûts noirs dont l'âge se comptait en siècles. Parfois même nous nous heurtions à cause du déhanchement engendré par notre marche rapide, à cause des rapprochements incontrôlés et de l'instabilité des terrains traversés. Pas question de faire bivouac. Nous devons rester en mouvement pour combattre le froid et filer au plus loin au plus vite. Étions-nous en train de fuir un drame, une guerre, un incendie ? La situation l'imposait sans en révéler les raisons. Et il nous semblait que des animaux couraient aussi à notre flanc et à notre vitesse, de gros animaux à fourrure qui nous avaient rejoints et qui nous accompagnaient depuis un certain temps. Nous les avons aperçus quand ils s'étaient rapprochés, nous n'avons pas eu peur. Désormais nous pouvions entendre leurs souffles qui répondaient aux nôtres, constituant une sorte de rumeur chaude et insolite qui remplissait l'espace à l'entour et ressemblait à un brouillard sonore, et cette rumeur nous soutenait dans notre folle progression jusqu'à nous faire frissonner.

Non, nous n'avions pas peur d'eux, ils n'étaient pas ennemis, bien au contraire ils étaient de notre côté, et ils nous rassuraient avec leur odeur de suint et de cuir et de chair vivante, ils nous encourageaient à demeurer encore sur le fil mince et abrupt entre vie et survie, entre respiration et arrêt de la respiration. Nous tenions haut et ferme les flambeaux de cire qui nous avaient été confiés à un moment donné de l'histoire. Ils dessinaient des formes mouvantes sur la peau des animaux de troupeau et nous conduisaient au hasard des espaces qui subitement s'ouvraient sans toutefois nous révéler où commençaient les abîmes. En fait nous ne pouvions rien distinguer d'autre que l'odeur et le souffle de ces grands animaux unis à nos sentiments contradictoires et à l'insondable obscurité des forêts.

De plus en plus le froid avait commencé à nous enserrer les membres à faire mal, à hurler. Nous n'avions pas mangé depuis longtemps. Nous en avions la bouche déchirée. Nous haletions. Parfois nous lancions des cris pour tenir à distance les loups et nous donner du courage. Nous nous trouvions sur la frontière ultime. Tout pouvait s'arrêter d'un instant à l'autre mais, en attendant ce moment de la chute — ou du réveil —, un équilibre fantastique régnait entre les hommes et les bêtes et la mouvance des flammes réverbérées par l'épaisseur des frondaisons. À la fin nous ne touchions plus le sol, nous étions aspirés par la nuit et par l'intensité du rêve, celui de franchir la frontière du Sud et peut-être un jour d'atteindre la mer. Probable que nous courions à notre perte.

Nous tenions la main de l'autre c'était pour pas nous perdre. Nous marchâmes longtemps mais est-ce marcher que monter parce que nous montions sur le coteau. Nous en eûmes l'idée bien après que la nuit fut levée. Nous irions dans ces bois où nous étions déjà allés de jour nous nous y enfoncerions jusqu'à ne plus voir la lune. Mais la nuit ces bois nous étaient proprement inconnus. Pourtant nous n'hésitâmes pas à la bifurcation. Nous sûmes qu'il fallait aller par là. Alors nous y allâmes d'un bon pas toujours en tenant la main de l'autre. Le chemin en terre caillouteuse se creusait jusqu'à provoquer presque une faille. Nous marchions sur les crêtes en essayant de garder le rythme et l'équilibre. Nous respirions l'air épais du soir écoutions les appels lointains les cris plus près les bruissements les frôlements. Nous tenions la main de l'autre c'était pour éloigner la peur. Au plus noir nous resserrâmes nos corps et nous fondîmes dans la frondaison.

Nous n'avancions pas. Vous n'êtes qu'une armée de fourmis, voilà ce qu'il nous disait, et ça ne nous faisait pas avancer davantage. Dans la nuit obscure de nos vies, il n'y avait pas d'étoiles, il n'y avait rien pour nous éclairer. Nuit obscure, vie obscure, nous aurions pu prier, mais dans cette nuit-là on ne priait pas. Ranger vos chapelets, il nous l'avait dit, pas de croyance inutile. Sans espoir, on aurait été mieux à rester immobiles dans nos placards. Les portes s'étaient brusquement ouvertes et depuis le temps qu'on en rêvait ça paraissait incroyable. Il n'y avait rien eu de changé seulement une nouvelle nuit qui ressemblait à l'ancienne alors à quoi bon. C'est sûr que nous n'avancions qu'à pas de fourmi, et cet homme habillé en jour nous aveuglait. Il vociférait des ordres que nous ne comprenions pas. Lui ce n'était pas son premier voyage hors du placard, il avait pris du grade ce qui l'empêchait de se rappeler d'où il venait. Quant à nous de nuit en nuit, nous ne savions pas où nous allions.

Nous roulions. Nos noms avaient été changés. Des bus de substitution avaient été mis en place. Nous étions pris.e.s en charge. Nos noms s'étaient échangés. Nous étions embarqué.e.s — vous parlons d'un temps qui n'est pas. Qui n'est plus, n'a jamais été, ni nous. Nous non plus n'y avons pas été — ni vous. Nous roulions, donc, nous dormions. Non, nous ne dormions pas. Personne. Oui, certain.e.s parmi nous dormaient, ce qui est vraisemblable, cela est probable, nous, non, nous ne dormions pas. Nous n'étions pas de ce domaine, règne-là, du vraisemblable, ni du probable. Nous, étions accidentel.le.s. Nous étions réel.le.s. Nous venions d'un temps qui ne passait pas. Car nous y sommes : nous y sommes encore. Ce qui était arrivé était idiot, nous en sommes là, était l'idiotie-même — et un accident — et nous l'étions. En cela nous l'étions : seul.e.s de notre espèce, chacun.e de nous l'était. Nous ne savions plus de quoi nous étions les noms, non : le nom. C'était nous l'idiotie, de ne plus trouver le sommeil, nulle part, nous ne dormions jamais. Nous ne dormirions plus. Nous nous enfoncions dans la nuit. Car nous étions la nuit, non seulement cette nuit-là. On dirait que nous étions la nuit. Il devenait douteux que nous rejoignions le cours de nos vies, un jour, car le jour ne reviendrait pas car nous étions la nuit, la nuit nous était venue, sans que nous soyons arrivé.e.s à nos destinations, c'était arrivé, elle nous avait devancé.e.s, pris.e.s, doublé.e.s. Nos vies, nos formes précédentes, nous en étions séparé.e.s, sous-espèces, par flottation. Le sol nous était retiré de dessous les pieds, plancher absent ou abstrait, les yeux au ciel de toit aux plafonniers éteints. Et aussi bien tout notre être réfugié là : haut. Nos noms



flottaient au-dessus de nos têtes — ou des appuie-têtes, c'était égal : homonymement dans le volume du transport en commun. Ils couraient les plafonniers éteints, les casiers à bagages vides. Nos noms passaient de l'un.e à l'autre d'entre nous, non, passaient seulement entre nous sans se poser sur aucun.e d'entre nous. Têtes et appuie-têtes se confondant dans l'ombre et le nivellement. Nous étions ombres parmi les ombres, nous étions les ombres de nos noms portées sur nous car non, nos noms, nous ne les portions plus, ils couraient sur nous dans les phares, notre transport en croisant d'autres, en commun. Nous n'y étions pour personne, et nous n'y étions pour rien, non : nous étions en transit, le transitoire, oui, s'était fait substitutif, c'était tout. Nous flottions. Tout autour était flottant dans le couloir ou dortoir, tiroir roulant où nul regard ne s'échangeait, non seulement à cause de l'alignement. Regard ou alignement, nous n'en étions plus qu'un et c'était un trou. Un trou comme un horizon, un trou horizontal, ou tunnel et nous nous y translations. Translation : nous glissions, sans nul geste, nulle articulation, sans un mouvement de la part de quiconque dans notre immobilité totale nous avancions projetés. Notre inertie était notre transport. Nous ne dormions pas. Et cependant nous ne rêvions pas. Et pourtant c'était impossible. Nous ne pouvions être là. Nous ne pouvions être réunis.e.s. C'était inimaginable. Ce n'était pas envisageable. Nous étions sans visages. Nous n'étions que regard, une percée, trou donnant dans le noir, cette bouche, cette bouche sous les pieds, nous ne touchions plus depuis longtemps le sol. Immobiles depuis tant — le temps — que nous ne savions plus : dans quelle position c'était, non : quelles positions c'étaient : nous étions nôtres. Nous nous translations, ainsi nous déplaçons. Dérivons. Nous étions impossibles, nous étions

transportés, nous fûmes pris en charge — un temps nous le fûmes. L'accident de personne, l'euphémisme de l'incident voyageur nous tenait là. Ou nous retenait. Nous contenait, conduisait. Le chauffeur ne parlait pas notre langue. Notre chauffeur ne parlait pas. Notre langue, c'était le silence. Le silence était entre nous comme la nuit : tombé. Nous ne savions pas ce que nous disions, non, nous ne disions rien. Nous ne parlions pas. Nous ne nous parlions pas. Nous ne nous disions rien. Nous ne nous regardions pas. Rien ne semblait plus nous regarder sinon la nuit le long des vitres, de l'autre côté. Notre transport n'étant que cela : du verre : transparence : nuit claire, la nuit nous regardait. Nous regardait tourner : nous tournions. Nos noms tournaient. La tête aussi nous : tournait. Nous ne quitions plus les ronds-points on dirait. Ce qui ne nous était jamais arrivé — mais nous était-il déjà rien arrivé ? à *nous* ? —, ils étaient dans le noir. Plongés. Nous ne sortions pas d'une vaste zone de ronds-points. Leurs virages s'attachant à nous, ne nous quittaient plus. Et puis c'était toujours le même. Nous tournions dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, sans arrêt dans le même sens — ceci expliquait cela. Nous étions débarqué.e.s de nos vies, dévié.e.s de leur cours. Le véhicule avait changé. Le mode de transport avait changé, le temps de conjugaison, n'était plus ce qu'il était. La lumière était au plafonnier mais indirecte, fugitive projetant des ombres, glissante. Passagère comme nous, elle, faisait irruption et se retirait à son gré : le transport de substitutions sillonnait le territoire en tous sens. *Transsubstitution* était le nom de la compagnie. Nos noms avaient été changés. Nos noms tournaient dans les phares. Nos noms ne s'échangeaient pas, non, pas entre nous, nous n'avions pas de raison, nous allions sans noms les uns pour les autres. D'anonymes passés homonymes, bientôt des

homologues. De noms propres passés dans les communs. Nos destinations nous étaient subtilisées. Nous nous substituions, non, nous étaiens, nous étions substitué.e.s. Substituts. Produits du fait divers. Nous étions le texte d'un fait divers et n'y connaissions rien. Le passage à niveau, nous ne le verrions pas. Les projecteurs braqués sur les rails ayant fait se retirer toutes bêtes alentour, nous, non plus, ne nous éclaireraient pas. Nous ne serions pas éclairé.e.s. Nous n'obtiendrions nulle explication, ou détail. On ne nous ferait pas un dessin. Nous ne serions pas mis.e.s en lumière. Nous serions remercié.e.s de notre incompréhension par une voix inconnue — venions d'un temps à géométrie variable, d'un temps étirable, étirable comme le film, un temps de lecture. La nuit était si claire dans la clarté de l'impression que nous la lisions. Nous disions, l'on disait que nous étions la nuit — cela se produisit noir sur blanc. De quelle espèce de phénomène témoignions-nous sinon, pour que sa divulgation ne se suffise pas de notre pseudonymisation, pour qu'elle nécessite cette substitution généralisée, catastrophique ? Nous nous enfonceions, nous foncions, notre transport roulait, notre chauffeur se taisait, ne sachant pas, pas plus que nous, ou bien ne parlant pas notre langue, notre langue s'étant avalée au fond de notre — de quelle ? — bouche. Et comment aurions-nous dormi ? On ne dort qu'avec soi, qui dort jamais ensemble ? Dormir est ne pas voir passer la nuit. Nous, voyions qu'elle ne passait pas, ça ne passait pas, elle n'en finissait pas. Elle, ne blanchirait pas. La nuit n'était pas sombre au contraire, la nuit était claire, la nuit était noire sur blanc : imprimée. La nuit s'était imprimée sur nous. Notre nuit n'était pas d'encre, cependant elle faisait impression — cela se passait dans ce temps-là, qui n'est jamais arrivé, qui s'enfonce, s'avance, sans un mouvement d'aucun

d'entre nous, ou sans qu'aucun mouvement d'entre nous y soit pour rien : passé : toujours à passer, en train : se faisant horizon, dans le présent — votre présent. Nous, n'aurions que des contours d'ombres. Nous n'étions qu'ombre sur ombre on dirait, ombres fondues les unes aux autres. Nous étions un transport d'ombre, un transfert de caractères fondus. Nous n'étions qu'un.e. Nous n'étions rien de plus que de l'ombre les un.e.s pour les autres. Nous étions aliéné.e.s aux ombres. Nous étions là comme demeuré.e.s. Comme stupides. Points de suspension. Nous étions là pour rester. La nuit n'avait plus de raison de finir, car nous étions la nuit. La nuit était sans raison, et nous étions sans fin.

— Nous ne savions pas comment vous le dire, alors ne disions rien.

J'explore une confusion.

Zone de confusion.

J'interroge le **NOUS**. Dans la juxtaposition générale si ce n'est l'enchaînement, dans la concaténation qui composent ma proposition, tenter le fait qu'à chaque phrase, non seulement se réénonce, réexpose, mais renégocie ou réévalue, redéfinisse, ce que c'est que ce **NOUS**, ce que **NOUS** peut nous être. Réoriente — désoriente aussi bien... Les mots en appellent d'autres, par association — par capillarité comme si l'ombre était de l'eau, fondu au noir fondu au **NOUS**, confusion donc — et sans attache ou inscription dans une situation nettement dessinée, des faits établis. Rien d'établi, non, peu de probabilité, mais une interchangeabilité ou au contraire une incompatibilité — c'est égal — générales. À la fois fluctuation et flottaison.

Substitution ?

J'interroge une proposition précédente, **Les noms ont été changés** (*#autobiographies #09*) : quelle inflexion y produit le **nous**, son intervention ou son intromission ou sa médiation ? le passage à, ou versement dans la première personne du pluriel, qu'est-ce que cela change ?

ajoute ? invente ? si ce n'est **nous** ni de majesté ni de modestie, alors c'est  
quoi ?

**Nous** comme un mal de mer...

Sans le savoir, des nuits entières, nous marchâmes, l'un vers l'autre. À peine close la paupière du monde, vêtus tantôt de grands manteaux fourrés, tantôt de simples chemises laissant voir tout de notre carnation pâle, de notre désir, de nos secrets, nous nous engouffrâmes dans la forêt à la recherche de l'illusion d'une approche, d'un frisson, de l'autre. Nos os furent parfois gelés dans cette transe qui nous joua depuis l'instant où nous nous étions aperçus au midi d'un mot, mais notre peau souvent nous brûla au cœur de la nuit d'hiver, nous obligeant à quitter le lit, la maison, la ville, à chercher comme des bêtes égarées par l'incendie, un étang, un souffle, une ombre sous la lune, nuit après nuit. Nous fûmes de plus en plus rapides à nous mettre en chemin, sans que jamais la distance entre nous ne diminuât. Nous flairâmes, oui, cela arriva, une trace de notre passage, nous manquant de quelques instants, mais ce seuil frôlé, nous l'ignorâmes. Nous marchâmes sans le savoir, démunis, hasardés, effarés et libres tout autant de ne pouvoir rien emporter de connu, de familier, de théorique avec nous qui ne fut sitôt défait par les cailloux invisibles et coupants des sentiers, par les croix des carrefours, par la soif implacable de nous boire. Notre ignorance de ce qui advenait, nous grisa d'abord, mais bien davantage celle de la présence à quelques pas de là de l'autre que nous appelions sans y croire. Nuit après nuit, tant que dura le printemps, le vert des arbres nous parvint en aiguillées pleines à travers l'obscurité. De ne rien voir, et surtout pas l'autre dont nous étions irrémédiablement blessés, nos sens s'avivèrent, au point que la forêt tout entière nous entra dans le corps et dans l'âme par l'oreille et les

narines, par la peau, spongieuse comme les mousses. L'un vers l'autre, nous marchâmes des nuits entières, et le jour venu, nous nous croisions sans prononcer un mot, sûrs de l'indifférence de l'autre, de la solitude parfaite des courses nocturnes, des bois noirs du rêve qui devint, à force, souple comme cuir dans nos mains fiévreuses. Des nuits entières nous marchâmes l'un vers l'autre sans le savoir. Ces battues sans pareilles nous laissèrent exsangues, épouvantablement satisfaits et insatiables pourtant, et nous attendîmes le soir avec des impatiences de jeunes épousées, de fumeurs d'opium, de femmes de marins le regard perdu tout le jour sur cet unique horizon : la nuit, la nuit aux sentiers entrelacés, aux lacs pleins de lunes, aux arbres marqués de l'odeur qui, seule, nous rassasia en augmentant d'autant notre appétit.

Il n'était pas question, plus question de nous. Ils marchèrent dans la nuit percée de la lumière des autres, une file infinie s'étira au plus loin qu'il était possible de voir, serpent luisant découpant l'ombre. Un par un, à un rythme précis et régulier, le même pied devant. Chacun à son tour se détacha de la masse, nous, cœur rassemblé serré. Nous s'était dissout, précipité, mêlé dans la chair des autres. Le dernier enfin se mit en route, passa devant elle, transpirant une odeur de fantôme, spectre gris indécis, s'effaçant déjà. Elle retint son cri, sa rage. Un court instant d'hésitation. Quand elle lui emboîtât le pas, les semelles lisses de ses bottes, fines et si ajustées qu'on pouvait suivre au travers le mouvement de ses muscles, ne firent aucun bruit, écrasant les minuscules existences cachées entre les feuilles en décomposition. Elle posa sa trace dans leur trace, peut-être la peur la conduisait, peut-être. Se faufiler, se confondre, invisible. Elle se retourna, elle se remplit d'un dernier souffle de passé, un soupir triste qui s'effiloça dans sa poitrine. Nous, affaire classée. Elle reprit sa marche souple, le regard au sol pour rester sur le chemin dont le sable clair luisait, faible guide dans l'obscurité maintenant installée. Elle repoussa ses pensées au plus profond pour laisser uniquement le mouvement à sa conscience, sentir ses jambes obéir puissantes. La liane la surprit en lui barrant le passage, la liane l'enlaça, tendre et fraîche. Elle comprit sans l'entendre le chuchotement de la liane, les ondes de ses paroles remuant dans sa tête, elle sentit la liane lui dire nous sommes là pourtant. Elle accepta de les écouter toutes. Elle quitta le sentier, soulevée, enveloppée dans l'entrelacs végétal. Elle se



laissa porter acceptant de rejoindre ces autres vivantes. Nous. Juste quand elle sortit du rêve il ne restait plus d'eux.

*1. Nous marchions...*

Immobiles, main dans la main, depuis le lever du jour, et maintenant il faisait nuit noire, et nous deux, toujours là, mes yeux pleins à ras bord de larmes à venir, dans les tiens, encore ouverts, vitreux et encore bleus, en marche nous étions, toi vers un ailleurs que personne ici ne connaît, moi vers un précipice, un trou béant. Ta mort, ton absence.

*2. Nous marchions...*

Étions-nous milles et cent  
Comment le savoir dans le noir  
Marchions-nous droit devant  
Ou titubant  
A vomir de désespoir

*3. Nous marchions...*

A l'aveugle. Nous ne savions plus si c'était la nuit ou si nous avions perdu la vue. Par miracle nous ne nous cognions à rien ni personne. Étions-nous si peu nombreux à avoir survécu ? Ou étais-je seul, désespérément seul, marchant à vue, à perte de vue, dans le noir abyssal d'un grand nouveau jour ?

*4. Nous marchions...*

Les braises illuminaient la nuit  
D'un rouge presque indécemment  
Arrosées par une pluie d'étoiles  
La mer au loin en sourdine  
Dans un rire clapotique  
Nous marchions pieds nus  
Sur le feu de nos vies passées  
Nous brûlions nos dernières cartouches  
Les vieilles peaux, les milles maux  
Se purifier les pieds ensanglantés  
Dansant jusqu'au matin sur des cendres devenues tendres  
Et Voir jaillir la flamme de nos âmes

*5. Nous marchions...*

Encordés avec le fil de nos pensées. C'est tout ce qu'il nous restait. Des pieds pour avancer et des idées à partager pour ne pas nous perdre. Dans cette nuit charbonneuse, sans lune, sans fin. Quand la peur que le premier de cordée cesse de respirer nous envahissait, nous imaginions le cri du nouveau-né, plein de vie. Nous marchions enlacés par la commune pensée de la possibilité d'une éclaircie au bout de ce bout chemin rocailleux à arpenter encore, et ensemble.

*6. Nous marchions...*

Nos pas dans nos traces entrelacées  
Heureux et esseulés  
Nous rêvions, nous nous mentionnons  
Au sujet de la joie quand même et tous ces falbalas  
Nous voyions tout de la nuit à venir  
Comme je te vois encore contre moi mon amour  
Nous marchions à rire et à pleurer  
Sur tous nos pas de danse  
Trois petits tours et puis  
S'en volent, s'en vont.

*7. Nous ne marchions plus...*

Nous nous étions assis, ça et là,  
Et ailleurs, aussi  
Nous méditons  
Nous méditons  
Nous méditons  
Et le temps s'est arrêté  
Et les pensées se sont tues  
Et le ciel s'est obscurci  
Et enfin vint la nuit  
Alors nous avons tout vu, tout entendu  
tout senti tout pressenti  
Nous revenions de très loin  
Quand au petit matin  
Une lumière une idée fixe  
Marcher encore et jusqu'à la fin.

Nous étions perdus dans la ville détruite, il ne restait devant nous que carcasses d'immeubles, escaliers sans marche, appartements éventrés ; les câbles et les fils électriques pendaient dans le vide en se balançant. Nous ne savions pas où nous allions, nous ne savions pas ce que nous cherchions, aucune idée de ce que nous faisions là. Le soir descendait, effaçait peu à peu les formes des murs calcinés, des fenêtres aux vitres brisées, les ombres de nos corps dans l'obscurité. Nous marchions à travers cette ville aux contours imprécis. Nous avons emprunté un couloir effondré dans un ancien immeuble, une rampe qui s'élevait instable au milieu des gravats, une pente bordée d'appartements ouverts sur le ciel, leurs toits arrachés par des tirs d'obus. Alors, surgissant d'un pli caché d'une façade éventrée, dans cette brèche, un autre quartier est apparu. C'était une ville en contrebas, encore fumante, les ruines d'une ville, effondrée sur elle-même. Le cratère d'une ville. Il y avait des façades entaillées par les explosions des grenades, des parois criblées de tirs d'armes automatiques, des trous béants, des rideaux déchirés qui tremblaient dans le vent. Ce quartier s'étendait en strates sans fin, dans un mélange de gravats et de poussière. C'était une cité spectrale, accrochée au vide, tremblante, enfumée. Une rumeur lointaine nous parvenait, étouffée, couverte par les échos de bombardements anciens. Elle nous enveloppait comme un linceul, nous pouvions la sentir se déposer sur nous, dans le creux de la clavicule, dans l'arrière de la gorge. Un chant lointain, une plainte, une vieille prière. C'est là que l'on a compris qu'il fallait traverser ; impossible de revenir en arrière, de

rebrousser chemin, il fallait se jeter à corps perdu dans les décombres, il n'y avait pas d'autre passage pour rejoindre la ville suivante, espérer trouver là-bas l'espoir de rescapés, d'endroits à l'abri, mais nos corps refusaient de bouger, tout mouvement nous était impossible, le souffle coupé, nos corps étaient crispés par la terreur et la fatigue. La sidération de la surprise. Nous n'avions pas peur de tomber, c'était une peur plus ancienne, plus confuse et sourde, elle nous serrait comme un étau invisible, et nous sommes restés là, face à cette échéance, dans l'attente d'une décision. Nous étions devenus transparents. Nous avons crié, autant que nous le pouvions, mais nos voix se perdaient dans l'immensité du chaos. Leurs échos nous terrifiaient plus encore. L'infini est une prison dont on ne peut pas s'échapper. Jamais. Plus rien ne nous reliait à l'autre rive, nous ne pouvions pas la rejoindre. Alors nous avons tourné, contourné, cherché un nouveau passage, une brèche dans les murs éventrés. Mais nous étions perdus encore. Plus nous cherchions une issue, plus il devenait évident qu'il n'y en avait pas, qu'il n'y en avait jamais eu, que cette traversée n'était qu'une façon de gagner du temps. Nous étions renvoyés sans cesse aux mêmes couloirs sombres, aux mêmes étages détruits, aux mêmes escaliers suspendus dans le vide. Une fois, nous avons cru entrevoir une issue, ou voulu la reconnaître. Alors nous l'avons suivie, cette fois bien décidés à sauter, à passer coûte que coûte, malgré le danger ; la peur pouvait bien nous abandonner un court instant. Lorsque nous sommes parvenus à la dernière ouverture, en haut d'un escalier de guingois, aux marches incertaines, il n'y avait plus rien devant nous, plus rien du tout, même la lueur sous la poussière avait disparu. Nous affrontions désormais la pénombre et le vide, comme si la nuit avait dissous la ville. Ce n'était plus qu'un souvenir, un mirage, vibrant à peine

dans un halo noirci. Une ville morte, un monde effacé.  
Et nous restions là, interdits, au milieu des débris.

Nous avions décidé de visiter cette maison pour voir ce qu'elle aurait à nous dire. C'est cette nuit-là que l'occasion s'en présenta. Nous marchions le long d'une avenue déserte, bordée de grands arbres qui projetaient l'ombre de leurs branches dénudées telle des tentacules sur le sol éclairé par les réverbères. Nous avançons lentement pris soudain par la force d'une rafale de vent qui nous fouettait de front. Il faisait nuit noire et la pluie s'était mise à tomber si bien qu'en plus d'avoir des difficultés à respirer, nous voyions à peine où nous posions les pieds. Afin de nous assurer que nous gardions le cap, nous suivions la ligne droite des dalles du trottoir, à peine visible dans la lumière dansante et crépitante de l'éclairage public et mêlée aux arabesques formées par l'ombre des ramures surplombant l'avenue. Plus nous progressions, la logique voulait du moins que nous progressions, plus le chemin nous semblait long. La maison se trouvait sur un coin, mais jamais nous ne croisions de rue transversale. Nous consultations régulièrement notre montre et nous nous regardions d'un air interrogateur. Il nous semblait que les aiguilles demeuraient immobiles. Nous nous étions mis en route vers 22h00 et celles-ci indiquaient toujours 22h00. Nous nous sommes arrêtés un bref instant pour consulter nos montres respectives et elles indiquaient toutes les deux la même heure. Et soudain, comme par l'effet d'un interrupteur, le vent tomba et la pluie cessa. Nous nous sommes à nouveau arrêtés, nous avons levé les yeux vers le ciel complètement dégagé, illuminé par le disque parfait de la pleine lune. Le sol était sec. Aucune goutte ne tombait des arbustes et des plantes

qui ornaient les jardins tout au long de l'avenue. Nous nous serions crus en plein jour tant la lumière diffusée par la lune était intense. Le coin de la rue que nous cherchions était apparu là devant nous. La maison aussi. Les fenêtres étaient occultées par des voiles épais, aucun signe de vie à l'intérieur. Nous nous sommes approchés de la porte d'entrée, notre montre indiquait 23h30. Nous avons appris que le propriétaire des lieux était décédé la veille dans un hôpital bruxellois.



Nous marchions derrière la glissière de sécurité, parfois devant sur la BADU quand il y avait trop de ronces derrière. Il faisait noir, une nuit sans lune. Il était déjà tard, 2 ou 3 heures du matin, mais la circulation était encore importante et terriblement rapide. Des phares nous frôlaient pour disparaître et ne laisser que des points rouges. Nous répétions comme une comptine « ta robe elle est rouge que la mienne est à pois ». La dernière phrase entendue avant l'accident. Papa lisait à maman qui conduisait le billet de Robert Escarpit dans le *Monde*. Il y avait eu un grand bruit et puis plus rien. Nous avions une mission, nous cherchions une borne pour appeler les secours. Nous avançons dans le bruit des criquets ou des cigales et dans l'odeur du goudron encore chaud de la journée. Nous sentions des frôlements d'aile et entendions des bêtes qui détalait. Alors nous répétions la comptine « ta robe elle est rouge que la mienne est à pois » avec parfois des variantes « ta robe elle est à pois que la mienne elle est rouge » ou « ta robe elle est verte que la mienne est à rayures ». Nous pensions à la mer, au sable et à la grenadine ou à la menthe à boire avec une paille. Nous imaginions le goût de la glace du soir et le parfum que nous choisirions. « Ta glace elle est à la pistache que la mienne est au chocolat ». Nous ne disions rien d'autre et nous nous sentions capables de marcher jusqu'à la plage, jusqu'au moment où nous verrions pointer le clocher qui domine la baie et nous dirions tous ensemble comme à chaque fois « la mer, la mer ! »

Nous marchions consciencieusement, presque gaiement dans la nuit noire zébrée de l'éclat de la lumière des phares. Nous n'avions pas encore peur et nous n'étions pas tristes.

Nous nous retrouvions à tâtons dans l'obscurité. La nuit de nulle lune laissait quelques ombres se profiler. Je percevais ton corps avant de te toucher. Nous comptions les marches qu'il nous fallait descendre. En bas de l'escalier, nous entendîmes nos pieds déraiper sur les pierres. Nous nous glissions en terrain neutre, l'humidité enveloppait nos joues. Nous gardions nos mains tendues. Nous eûmes les yeux ouverts jusqu'au bout. Nous bûmes l'alcool qui brûle le sang. Nous nous accolâmes sans nous mélanger, nous restions immobiles, nos haleines se mêlèrent à la brume. Nous vîmes les arcades du lavoir se dessiner comme celles d'un cloître. Nous exerçâmes nos voix : vociférations, onomatopées, glapissements, vocalises... Nous atteignîmes la grande voute des Échos. Nous entonnâmes l'Énumération, nous devions réciter les Noms qui nous incombaient, la longue litanie des Noms, l'interminable série. Notre rythme s'emballait, parfois nos langues trébuchaient. Nous reprîmes notre souffle, nous reprîmes l'incantation, nos chants résonnaient sous les ogives, les Noms vibraient dans nos corps, vibraient dans l'air ambiant. Nous nous tûmes. Je tairai le dernier Nom que nous éructâmes ensemble. Comme par défi. Nos gorges étaient sèches. Nous sortîmes dans le potager. Les robinets du jardin étaient rouillés. Nous rampâmes vers les clapotis, nous nous enivrâmes de l'eau terreuse de la rivière. Nous nous allongeâmes sur les herbes, nous voulions rester là jusqu'au matin. Nous guettâmes les transformations de la nuit, nous pressentions sa nature impersonnelle. Nous attendîmes jusqu'à l'aube qu'elle se vide de sa substance. Nous espérions le jour mais déjà notre

présence s'estompait, nos corps se dissolvaient. Un souffle nous dispersa. Nous flottâmes.

Le cheval courait dans le champ ; nous avions franchi la barrière et malgré notre peur — ou entraînés par elle —, nous jouâmes à le poursuivre. Des hirondelles hachuraient le ciel bleu-rose du presque soir. Et cette neige rose de l'arbre de l'autre champ qui enseménçait l'air ; nous aperçûmes le chapeau sous les fleurs qui regardaient ; nous perçûmes l'éclat dur des yeux, comme deux billes entre les branches, lévitant ; nous ne vîmes pas l'arme que tenait la main tandis que le cheval tournoyait dans l'enclos qui n'est pas rond, tandis que nos jambes nous propulsaient après lui : nos jambes, nos bras, nos pieds nus démultipliés ; et cette odeur d'herbe foulée, de crin, de boue qui montait de la terre. La course nous soulevait, c'était comme être délesté de la pesanteur ; ce fut comme voler : nous volâmes. Quand elle nous appela nous survolions la terre, (nous le crûmes) ; nous l'entendîmes à travers nos rires : d'où venait-elle. De l'autre champ. De derrière l'arbre. De la maison : Il faut rentrer maintenant.

Encore. Encore un peu, crièrent nos voix.

Encore !

Nous criâmes avec la cloche, au loin. Avec le tracteur de la route qui descend. Avec son moteur. Avec le galop du cheval. Avec sa robe trempée de sueur. Avec la neige de l'arbre qui donnera des fruits demain.

Nous criâmes mais.

Le coup détona.

Le cheval s'arrêta. Il virevolta. Se retourna. Nous fûmes sous son regard : Il avait de très grands yeux. Son grand

corps chancela, il s'affala, lent, comme retenu par l'air. Puis il bascula sur le flanc et sa robe était encore parcourue d'éclairs. Il eut un sursaut et se figea.

Nous vîmes le chapeau détalier ; nous l'entendîmes se fondre à la nuit tandis que la voix de notre mère approchait. Elle portait ses bottes et la hache. Maman criaï-je. Le sang baignait nos pieds : il l'a tué.

Nous fûmes invités par de vieux camarades à retourner dans ce lieu d'eau et de brume, un lieu que nous avions déjà hanté, autrefois, quand le monde tenait encore sur ses bases. Nous partîmes en barque, à coup de rames dans l'eau noire. Le canal, toujours le même, nous ramena vers ce terrain en friche, vers l'endroit où, un été délavé, une fille nous fit vaciller. C'était dans une boîte de nuit abandonnée. Le plancher grinçait sous les patins. Nous étions seuls à patiner, à tourner dans la lumière tremblante. Le son du bois sous nos pieds, la lourdeur de l'air, tout se confondait en une illusion joyeuse. Le corps tendu, ivre, il était encore temps de se croire vivants. Puis, à table, le rêve commença. Il n'était pas solitaire. Il était commun, agencé de voix multiples, échappé d'un corps unique. Un rêve précis, un souvenir toxique qui s'insinuait en nous comme une substance partagée. Nous rêvâmes ensemble, d'un même souffle, d'une même conscience suspendue. L'un d'entre nous promît qu'il ramènerait des photos. Il les conserverait ensuite précieusement. Nous n'y crûmes pas tout de suite. Mais il jura cela. Ça semblait lui tenir à coeur. Le temps de ce rêve, impossible de ne pas y croire. Le rêve se situait au Moyen Âge, ou dans ce qui en restait. Des massifs montagneux étaient en flammes. Les cieux s'épuisaient dans des rougeurs de lave, fluide et fluorescente, comme si le ciel s'était retourné sur lui-même. Nous gravissions une montagne. Le sol vibrait. L'air sentait le cuivre fondu et la poussière morte. Nous ne savions pas vers quoi nous marchions. Mais nous savions que c'était la fin. L'espace, au fur et à mesure, se contracta. Moins de ciel. Moins de terre. Moins d'échappatoire. Comme si les parois invisibles d'un

tombeau se refermaient. Un tunnel. Un entonnoir de sable dans lequel on nous poussait à reculons. Avant que le rêve ne se déchire, l'un de nous — celui qui avait promis — réussit à photographier un garçon noir, très jeune, qui pointait une arme vers nous et fit feu. Le rêve se figea. Tout s'arrêta, suspendu à cette image. Nous nous réveillâmes, tous autour de la table. Le silence, lourd, s'étira. Quelqu'un posa la question. Une coïncidence ? Une hypnose collective ? Il montra son téléphone, en silence. Les photos étaient là. Les mêmes lumières. Le garçon. La lave. Il disait : Regardez ! Je les ai rapportées... du rêve. Son père, ce vieux psychanalyste à la retraite, s'approcha lentement. Il tremblait, comme un souvenir mal digéré. Une révélation pareille, il n'en avait jamais entendu. Nous, non plus. Nous les regardions. Les photos étaient exactes, elles ressemblaient au rêve. Ce n'était pas un montage. C'était cela, la réalité déviante du rêve. Il vacilla, se tourna, quitta la pièce. Il alla dans la cuisine, chercha quelque chose à manger, un geste pour revenir au monde. Elle le suivit. Il pleura. Nous ne savions pas ce que cela signifiait. La peur ? La honte ? Il disait : Comment ai-je pu ramener des images d'un rêve ? Ce n'est pas possible, non, ce n'est pas possible... Elle, sans mot dire, s'approcha de lui. Elle l'embrassa. Lui se recula. Il dit qu'il était marié, qu'il ne pouvait pas trahir celle qui dormait loin de là, sans savoir. Elle pleura aussi. Dans cet enchevêtrement, ils se dirent qu'ils s'étaient aimés, là-bas, la première fois, sur la barque. Une reconnaissance, à retardement, tragique, inutile. Il voulut revenir au salon. Montrer les photos. Aux autres, à ceux qui n'avaient pas rêvé. Leur prouver ce qu'ils avaient vécu. Mais déjà quelque chose changeait. Les images pâlissaient, se dissolvaient. Le garçon, l'arme, le feu... tout cela s'effaçait. Quelqu'un dit, comme on chuchote à l'oreille : « — Le rêve se défait ». Un autre,



plus lointain, répondit : « — Non. C'est nous qui glissons de l'autre côté. »

Nous décidâmes de nous mettre en mouvement, nous, moi, toi, mon ombre et ta silhouette. Est-ce toi qui me poussa en avant ou moi qui t'incita à, ou avions-nous pour commun accord de nous ébranler ensemble ? Le fait est que nos pas débutèrent sur ce chemin où chacune de nos empreintes s'effaçaient dans l'obscurité. Allions-nous tout droit vers un mirage en avançant ainsi dans les ténèbres et savions-nous seulement où nous nous rendions ? Nous nous déplaçons, sans dérèglement, ni ébranlement, un pied après l'autre, évitant de tomber sur les bas-côtés mouillés qui longeaient notre trajectoire. Mais avions-nous un but réel ? N'étions-nous pas en train de nous égarer tout droit vers une utopie, une fiction, une histoire bien ficelée que nous aimions à nous créer ? L'opacité nous fit perdre tout discernement et même le scintillement de la lune nous aveugla. Nous arrivâmes à la croisée des chemins sans avoir réussi à toucher autre chose que nous-même. Et pourtant il eut été sage et bon de tendre les bras, d'attraper la noirceur, de palper la matière, d'écouter les bruits, de sentir l'air frais, de contempler le firmament et de frissonner à la nuit mais nos pensées et nos esprits englués dans notre questionnement nous empêchâmes de percer le brouillard.

Nous remontions le quai désert, le train fuyait au loin, nous étions dépités, et même effrayés de l'avoir raté. Nous n'avions plus d'argent, nous ne connaissions personne dans la petite ville. La nuit était épaisse, nous prîmes le chemin du bois, nous avançâmes lentement sur le trottoir, les yeux fixés sur nos pensées, notre angoisse, ma terreur. Arrivés à l'orée du bois nous échangeâmes un regard avant d'y pénétrer. Attentifs au moindre bruit, au moindre craquement sous nos pas, nous marchions timides et bien décidés à dégouter rapidement notre nid pour la nuit. Nous fîmes une halte près d'un ruisseau. L'eau coulait doucement et ce murmure, me réconforta. Ensemble nous levâmes les yeux, les arbres se dressaient autour de nous, noirs et immobiles, la pâle lueur de la lune filtrant de la canopée nous indiqua à deux pas, une place recouverte de feuilles séchées, de terre et d'herbes emmêlées. Nous poussions un cri terrible avant de nous affaler, nous nous enlaçâmes, nous nous embrassâmes, nous nous serions très fort, nous poussâmes un dernier cri et bonne nuit.

Nous marchions droit devant, sans dévier du sentier s'étalant sous nos pas. Nous marchions, laissant derrière nous les traces de nos pieds, sans prendre la peine de les masquer, ils disparaissaient en quelques minutes recouverts par l'eau stagnante du marais, des empreintes englouties presque aussi rapidement que nous les avions créées. Nous marchions sur cette route humide encadrée de broussailles épineuses, les ténèbres autour de nous les masquaient entièrement, aucune variation du noir environnant ne permettait de les distinguer, seules les griffures, légères mais continues, faites sur l'extrémité de nos doigts nous permettaient de maintenir notre cap : entre les deux haies, à l'exact milieu de nos deux bras tendus de part et d'autre du chemin. Appliquant les consignes du fou, nous fuyons. L'un suivant l'autre, en une longue file, nous fuyions. L'obscurité totale bruissait du vent effleurant les feuilles tranchantes des magnolias, les oiseaux dormaient, même les nocturnes se méfiaient, les grenouilles avaient fui les lieux effrayés par les hurlements réguliers des sacrifiés. Leurs agonies bruyantes et éternelles nous protégeaient : malgré notre entraînement à la progression silencieuse, pour chacun de nos pieds nus s'extrayant de la boue, une infime succion aurait pu permettre de nous détecter. Nous marchions avec une maîtrise parfaite du pas hasardeux, une cohorte entière à peine plus bruyante qu'un daim isolé broutant innocemment une sauge rouge du marais délicieuse et mortelle. Le fou l'avait dit, *une bête assez stupide pour bouffer l'herbe écarlate meurt pour rien, elle devient immangeable, rien ni*

*personne viendra la chercher pour la croquer.* Nous marchions en espérant que c'était vrai.

Nous arrivâmes sur les hauteurs de la Corniche, entre agaves géants — des pieuvres figées -, araucarias austères et figuiers de barbarie. Le chemin bordant les restanques serpentait en épingles à cheveux, descendait en pente douce. Bientôt le panorama s'ouvrit sous la lune qui allongeait sa lueur laiteuse sur arbustes et cailloux. Nos pas craquaient à peine, chaussés que nous étions d'espadrilles. Nous parvînmes au garage ouvert où était entreposé un Riva rutilant, dont le vernis donnait un aspect huileux à la forme lisse. Le Riva devait coulisser sur un système de rails et rejoindre ainsi la mer via un canal, système qui nous parût fort astucieux. Nous enviâmes le propriétaire qui nous voyant approcher nous salua justement et s'éclipsa après un geste de la main dans son Riva glissant derrière l'ombre de palmiers. Piscine à débordement du temps.

Nous entrâmes dans la villa contemporaine — style californien, Mullholland Drive — en traversant la cuisine laquée de blanc, éclairée de veilleuses dans le faux plafond. Nous parcourûmes les couloirs coudés et étroits des entresols jusqu'à nous retrouver en haut de la mezzanine dominant le salon. Dans l'escalier, des masques africains accrochés au mur semblaient hocher la tête à notre passage. Nous avançons, à peine étonnés par l'impression de reconnaissance, habités par une sorte de nostalgie du futur teintant notre progression d'un mélange d'audace et de prudence. Notre précaution n'était que mentale, nos corps sans prévention exploraient le lieu sans aucune restriction. Quand nous atteignîmes la terrasse, Martha s'y trouvait

yeux clos, allongée sur une chaise longue, prenant son bain de lune rituel. Rêvait-elle de nous qui entrions dans son signe du Lion ? Nous le supposâmes quand de son sommeil elle nous parla. *« Je vous attendais. Servez-vous à boire. Un saladier de taboulé à la fleur d'oranger se trouve dans le frigo, si vous avez faim. Revenez à l'aube me chercher, nous irons nous baigner au lever du soleil. »*

Nous nous retirâmes dans la bibliothèque attenante, nous allongeant aussitôt sur l'épais tapis. Une musique de fond — un morceau pour piano hypnotique, un « clair de lune » retranscrit et réinterprété au goutte à goutte, s'atténuait en berceuse pour se fondre dans les minutes ouatées et les odeurs d'encens oubliées. Le salon marocain contigu nous offrait ses coussins. Nous nous assoupîmes, pris d'une somnolence sinusoïdale, comme si notre rêve s'installait précisément en lisière du souvenir outrepassé. Un bilboquet temporel où les coïncide

Nous pensâmes

Nous pensâmes que nous vivions sans doute en un lieu,  
en un lieu dont rien ne savions

Nous y pensâmes à l'entrée dans la nuit et nous y  
pensâmes à chaque moment de cette nuit dans ce lieu  
vague dont rien ne savions

Nous y pensâmes à ce moment où nous crûmes que  
l'aurore avait vaincu l'aurore car nous pouvions figer  
dans l'indécis du temps et des tons ce passage

Car nous avions perdu tout savoir et toute raison et  
chacun de nous le savait.